

RENAUD CAMUS

BUENA VISTA
PARK



Hachette – P.O.L, Paris 1980.

*Pour R. B.,
qui va sans dire.*

Tout discours est pris dans le jeu des degrés. On peut appeler ce jeu : bathmologie. Un néologisme n'est pas de trop, si l'on en vient à l'idée d'une science nouvelle : celle des échelonnements de langage. Cette science sera inouïe, car elle ébranlera les instances habituelles de l'expression, de la lecture et de l'écoute (« vérité », « réalité », « sincérité ») : son principe sera une secousse : elle enjambra, comme on saute une marche, toute expression.

Roland Barthes par Roland Barthes, p. 71.

I wouldn't insist on it...

Duane Marcus, *Who? Me?*, p. 39.

VOUS

Au collège, où le *tu* était de rigueur, entre camarades, un *vous* très guillemeté devenait la marque de l'élection particulière, de l'intimité, de l'affection.

(Il peut arriver aussi qu'un *vous* soudain fasse lui-même office de guillemets, lorsqu'il s'agit, par exemple, de prononcer une phrase rituelle, un peu bête, mais inévitable. Après des étreintes improvisées : – Et puis-je me permettre de vous proposer mon numéro de téléphone ?

Dans *Les récréés du petit Nicolas*, un effet comique sur moi assuré était obtenu par des formules du genre : – Tu répètes un peu ça, je vous prie ?)

MONSIEUR

Enfant j'admirais que s'adressant à des médecins de particulière stature dans leur profession on abandonnât *Docteur* pour revenir à *Monsieur*.

(Ce *Monsieur* aux Professeurs me semble un objet bathmologique parfait : tout à fait le même, tout à fait un autre.)

LE CHARME DE LA BOURGEOISIE

Adaptation d'*Aurélien* à la télévision : réalisateurs, cinéastes, romanciers donnent souvent de la bourgeoisie des représentations si caricaturales, à la fois, et si manifestement inexacts, qu'il devient tout à fait incompréhensible que cette société ait pu séduire un moment, serait-ce superficiellement, n'importe qui d'autre qu'un imbécile.

SOULAGEMENT

A la fin des années soixante, si lourdement théoriciennes, *le plaisir du texte* est apparu comme un grand soulagement. A la fin des années soixante-dix, si pesamment dilettantes, toute tentative de théorisation est appréciable, à condition qu'elle prenne en compte la réalité du dilettantisme.

LE BANDEAU DU MARÉCHAL NEY

J'ai pour la première fois eu le sentiment que sur la plupart des points il n'y avait que deux positions possibles, mais qu'il importait de distinguer des *niveaux* à l'intérieur de

chacune, lorsque j'avais quatorze ou quinze ans et lisais une *Histoire des Deux Restaurations*, probablement celle du vicomte de Vaulabelle. Il s'agissait de l'exécution du maréchal Ney. Le maréchal, au moment d'être fusillé, avait refusé le bandeau qu'on lui proposait. Et c'est sur cette figure du condamné à mort et du bandeau que s'était greffée ma réflexion, ou ma rêverie. Le condamné à mort ne peut qu'accepter ou refuser le bandeau. Mais il peut prendre l'une ou l'autre décision pour des raisons tout à fait différentes :

1) Le condamné à mort accepte le bandeau, parce qu'on le lui propose et qu'il ne songe pas à le refuser.

2) Le condamné à mort refuse le bandeau, parce qu'il est courageux et veut voir la mort en face (Ney, *etc.*).

3) Le condamné à mort accepte le bandeau parce que la position 2 lui paraît ridiculement banale, et fastidieuse cette tradition éculée du condamné à mort qui refuse le bandeau pour montrer qu'il est courageux et peut regarder la mort en face.

4) Le condamné à mort refuse le bandeau, bien qu'il soit tout à fait d'accord avec la position 3, parce que ça l'intéresse de voir ce qui se passe.

5) Le condamné à mort accepte le bandeau, parce qu'il craint que la position qu'il aurait eu tendance à adopter, la quatrième, ne soit confondue avec la seconde, et que sa simple préférence pour une absence de bandeau ne passe pour une démonstration ridicule à ses yeux d'héroïsme codifié.

6) Le condamné à mort refuse le bandeau, parce que la position 5, au moment où il va s'y ranger, lui paraît témoi-

gner d'un souci exagéré de l'opinion des observateurs, et qu'il lui est indifférent que ceux-ci, et l'Histoire éventuellement, confondent sa simple préférence avec une démonstration de courage stéréotypé.

7) et II. 1) Le condamné à mort accepte le bandeau, parce que toutes les précédentes tergiversations, auxquelles il s'est rapidement livré, lui paraissent absurdes, et vulgaire leur affectée subtilité, qu'on lui propose le bandeau et que le plus simple est de l'accepter.

II. 2) Le condamné à mort refuse le bandeau parce que, revenu à II. 1), il n'en préfère pas moins affronter la mort sans bandeau, et qu'il n'a pas l'intention de négliger sa simple préférence pour le seul souci de démontrer, ne serait-ce qu'à ses propres yeux, qu'il est bien au-delà des banales subtilités de la bathmologie avant la lettre¹.

LA LOI

Tout le monde, sauf les juges et les agents de police, est tellement habitué, désormais, à envisager les lois *au second degré*, c'est-à-dire comme le reflet du rapport des forces au sein de la société, qu'on oublie qu'elles puissent être aussi, éventuellement, ce pour quoi elles se donnent d'abord, les instruments de l'harmonie dans les rapports sociaux.

¹ Sur la *méta-bathmologie*, dont relèverait II.1) et la suite, cf. infra, *Vuitton*.

DÉSUÉTUDE DES RÈGLEMENTS

Dans les autobus de San Francisco, la règle affichée selon laquelle les passagers doivent descendre à l'arrière est dans une telle désuétude que le conducteur ouvre la porte avant même lorsque personne ne se présente pour monter. A certaines heures, ce mépris du règlement entraîne une grande inutile confusion. Mais de réclamer son observation serait aussi impensable que de demander à la jeune femme noire qui est assise précisément sous le panneau d'interdiction de ne pas fumer.

HIPPIES

Dans l'épicerie ou le café d'un village d'Auvergne, où les indigènes leur témoignent toujours la plus grande méfiance, et souvent de l'hostilité, je me sentais un ardent allié des hippies. A Haight-Ashbury, leur vieux sanctuaire de San Francisco, où la moitié des rayons de la librairie sont consacrés à des livres de pseudo-philosophie orientale, où le supermarché n'est que yaourts et fruits sans colorants, et où l'on ne peut faire trois pas sans buter sur des zombies hagards, j'éprouve une grande exaspération à leur égard.

VUITTON

« Ces attitudes liées à la mode ne sont pas dialectiques : elles n'offrent pas d'autre résolution qu'un va-et-vient théoriquement sans limite d'un terme à l'autre. D'où la préciosité du

concept barthésien de *déport*, qui permet de discerner au moins des *crans* entre des positions qui pourraient paraître semblables : « Toute chose revient mais elle revient comme Fiction, c'est-à-dire à un autre tour de la spirale. » Pour s'en tenir aux sacs Vuitton, qui sont un bon exemple : 1) la masse n'a pas de sacs Vuitton, parce qu'ils sont trop chers, ou qu'elle les trouve laids, ou qu'elle ne songe pas à les trouver beaux, ou n'en a jamais entendu parler, etc. 2) un groupe considérable (mais ce serait évidemment se laisser entraîner sur un terrain dangereux que de le taxer de petit-bourgeois) a des sacs et des bagages Vuitton, jugeant qu'ils constituent un signe de distinction, que ce sont les bagages que l'on doit avoir, l'équivalent des *must* de Cartier, etc. 3) un groupe plus limité n'a délibérément pas de bagages Vuitton, parce qu'ils les trouve laids, bêtes, ou que le groupe 2 est vraiment trop nombreux et vulgaire, et débile le thème des *must*, etc. 4) on pourrait concevoir un groupuscule, ou quelques individus isolés, conscients de l'ampleur du groupe 3, las de la facilité qu'il y a à se distinguer du groupe 2 en se moquant des bagages Vuitton, scie désormais par trop répandue, et qui, menant à son terme la vocation de martyr de la méconnaissance propre au dandy, feraient un retour aux bagages Vuitton, soit en les arborant comme une citation ou un pastiche, soit, plus héroïquement, en renonçant en la matière à tout guillemet, quitte à être confondus par les membres du groupe 3 avec ceux du groupe 2.

Sans doute est-il permis de figurer ces diverses positions (sur d'autres questions leur nombre réel est infiniment supérieur (et puis certains cas tendraient à rendre indispensable une classification plus affinée : Chris H. devant transporter des rideaux de la rue Dauphine à la rue du Bac, et n'ayant sous la main d'autre sac que Vuitton, plutôt que d'emprunter la rue de Buci et le boulevard, comme il l'aurait fait norma-

lement, ou même la rue Jacob, fait un grand détour par le quai Malaquais, afin de n'être pas vu des terrasses de café ; Lady Manors a de superbes malles Vuitton, héritées de sa grand-mère, et elle n'a pas la moindre intention d'y renoncer ; Bart, dans les aéroports, s'approche de toutes les femmes munies de bagages Vuitton et leur dit d'un air innocent : – Oh Madame, comme vous avez de jolies valises ! Où les avez-vous achetées ? tandis qu'Hervé opère un distinguo bien tranché entre les portefeuilles, sur lesquels il ferme les yeux, les bagages proprement dits, fâcheux, et les pochettes et sacs à main, qui lui font juger les gens « à première vue », comme la haine des *poppers* ou l'admiration de Béjart ; et *quid* enfin de ces imitateurs de Vuitton qui gravent sur leurs articles des initiales bien sûr différentes, mais de mêmes caractères et dispositions ?)) par des cercles inscrits les uns dans les autres, et de faire intervenir la couleur. Le rouge, par exemple, servirait alors au premier, au troisième et au cinquième cercle : son intensité pourrait varier de l'un à l'autre. Il serait de la nature de chacun de ces cercles d'aller s'élargissant, les membres d'un groupe donné ayant fatalement tendance, pour mieux se démarquer du précédent, à passer, un jour ou l'autre, au suivant : que l'on puisse vraiment les inscrire les uns dans les autres, ce n'est donc pas certain. Correspondant, dans ce schéma, au second cercle à partir de l'extérieur, le *deuxième degré*, par exemple, est peut-être déjà, en France, majoritaire. Il fonctionnerait, en somme, comme idéologie dominante¹. Sous la forme de l'une ou l'autre de ses variantes, *camp*, *kitsch*, *rétro*, *parodie*, *citation*, *distanciation*, *effet V*, etc., il est partout, dans la publicité, à la télévision, au cinéma. Le théâtre lui appartient presque tout entier ; qui songe

¹ Et ceci d'autant mieux qu'il peut servir à déconsidérer tout appel trop direct à l'équité sociale et politique, toute description trop criante de la réalité, tout cri d'horreur.

encore, sinon quelque patronage, à monter une pièce classique au *premier degré*² ? Les trois grands juifs qui nous ont façonnés nous ont appris, grâce à la sûreté de leur paranoïa, que tout est relatif, jusqu'à la vérité, et qu'il n'est de discours qui n'en cache un autre : nous sommes donc bien résolus à faire au moins l'économie de la première couche.

A vrai dire, il faut aller plus loin. La *bathmologie*, parmi les courants de pensée récents, jouit d'une place unique : non seulement elle n'est pas coupée du grand public, mais celui-ci, dans presque toutes ses strates intellectuelles et sociales, et sans connaître son nom, la pratique allégrement. L'existentialisme, même dans ses versions les mieux vulgarisées, n'a jamais été dans un si parfait accord avec son temps.

L'inconvénient de la bathmologie, paradoxalement, est celui même de la sincérité : il y a toujours un degré suivant. D'où le concept de *méta-bathmologie* : lassé par le miroitement infini du jeu des degrés, son côté précieux, spécieux, etc. (discours connu), je le refuse tout à fait. Je reviens au premier degré, lequel bien entendu n'est jamais perçu comme tel par ceux qui le pratiquent au premier degré. D'où la différence : de même que l'anticommunisme d'un ancien communiste n'est pas celui de mon oncle, bien que leurs propos soient à peu près semblables, ni la curiosité quant à la biographie des auteurs, chez un loyal ricardolien, pareille à celle d'un critique qui veut voir à toute force, derrière telle ou telle héroïne de Racine, la seule figure de la Duparc, le premier

² Encore faudrait-il s'entendre sur ce degré-là. Songeons par exemple à ce qu'il en serait de jouer Racine comme de son temps (les costumes, les gestes, l'élocution, les voix) ou, mieux, comme il en est question dans *My geisha*, de tourner en décor naturel, et au Japon, une version cinématographique de *Madame Butterfly* (ce qui force à envisager la possibilité d'un *en deçà du premier degré*).

degré d'un ex-bathmologue n'est pas celui de Maurice Clavel : entre les deux le *déport*. Et ainsi de suite».

(Travers, p. 64-69)

LE SENS ET LA MODE

La mode n'est pas une métaphore du jeu des niveaux. Le sens ne fonctionne pas *comme* une mode. Le sens et la mode participent d'un seul mouvement. Mais celui-ci est plus facile à observer dans la mode, parce qu'il y est plus grossier.

CRAVATES

Dans un petit film du milieu des années soixante-dix, le personnage qu'interprétait Patrick Dewaere expliquait à son père que les cravates minces étaient démodées ; c'était précisément au moment où dans une autre couche de la population, à un autre niveau de discours, les cravates de plus en plus minces opéraient un retour en force.

TUMESCENCE DES CRAVATES

Tumescence et détumescence des cravates ne dépendent donc pas seulement de la chronologie ; des mouvements contradictoires peuvent être absolument contemporains. A un vieux

monsieur peu préoccupé de ces questions, mais désireux de moderniser un peu son allure, et à un membre du Comité central du P.C. soucieux de paraître davantage dans le vent, vous pourrez donc avoir à donner, simultanément, des conseils rigoureusement opposés. Le vieux monsieur pourrait aussi garder sa cravate-ficelle et changer suffisamment tout le reste pour la constituer en citation ; ou ne rien changer du tout et se constituer tout entier en citation, par une décision intérieure dont il ne présenterait pas le moindre signe.

SAINTETÉ

Ne pas donner de signe, ne rien expliquer, renoncer à paraître, refuser de se justifier, ces abstentions vont de pair avec la plus grande maîtrise bathmologique (mais elles n'en sont pas la marque, ce serait trop facile, de sorte qu'*on ne sait jamais*).

Rapprocher cela de certaines sagesses orientales ; ou de la tradition héroïque : le héros, ou simplement le *gentleman*, ou même l'épouse vertueuse, accusés de félonie refusent de se justifier. Etc.

Une *sainteté* bathmologique ?

RAJOUT I

(Ce cas ne recouvre pas, bien entendu, celui du titulaire d'une charge *publique*, accusé de malversations ou de concussion,

qui tirerait argument de la grandeur de sa charge pour refuser de se justifier, au lieu de la protéger, comme ce serait son devoir, en ne permettant pas que sur lui, titulaire de cette charge, un soupçon de cet ordre puisse peser.)

DÉN(O)UEMENT

L'extrême acuité bathmologique s'achève toujours dans la presque absolue disparition des signes, comme font le comble du snobisme, de l'orgueil, de l'élégance ou de l'esthétisme : la femme la mieux habillée du monde porte une robe insignifiante, mais pas trop, X est tellement orgueilleux qu'il n'est même pas excessivement modeste, y a tué sous lui, *vulgaires*, tous les snobismes répertoriés et Z abandonne son appartement blanc et presque vide pour trois chambres d'hôtel auxquelles il ne change rien.

LE MALENTENDU

Le bathmologue habite le malentendu ; lequel serait, selon Kierkegaard qui donne pour exemple une situation empruntée à Scribe, l'essence même du tragique.

BÊTISE

Que toute bathmologie flirte avec la bêtise : la plus habile flirte au plus près.

PARADOXE

X est insupportable parce que *systématiquement* paradoxal : c'est un fan de Georges Marchais, *Le Navire Night* est génial, il va faire une excursion à Chanteloup-Les-Vignes pour *revoir* les bâtiments d'Aillaud, le dernier Soljénytsine est *encore meilleur que les précédents*, etc.

VÉRITÉ

Chez la plupart des bathmologues, conscients ou non, le rejet emphatique du concept de vérité n'est qu'un moyen d'atteindre à des vérités plus subtiles, et comme telles plus solides.

EXCEPTION

Si vous pratiquez l'exception à une règle, la plupart des gens croiront que vous ignorez la règle. Si vous pratiquez l'exception à l'exception à une règle, ce qui consiste, dans la majorité des cas, à opérer un retour à la norme, la plupart des gens croiront que vous ignorez l'existence de l'exception.

DE SADE

Si vous mentionnez *de Sade*, comme on mentionne *de Sèze*, appliquant la règle selon laquelle la particule demeure tou-

jours devant les noms monosyllabiques, ou ceux dont la seule syllabe vocalique est suivie d'une muette, la majorité de vos auditeurs penseront que vous ignorez que la particule, en français, ne fait pas partie du nom, et que vous faites comme les Américains qui disent *de Musset* ou *de Mau-passant*, ou comme Bloch qui veut savoir comment se porte *de Saint-Loup-en-Bray*.

LA DUCHESSE LA ROCHEFOUCAULD

Madame Verdurin, constatant que ses amis aristocratiques, ou teintés d'aristocratie parlent des La Rochefoucauld, et non pas des de La Rochefoucauld, comme elle l'a fait jusqu'alors, se met à parler de la duchesse La Rochefoucauld.

(A vrai dire, rentré à Paris, je n'ai pas retrouvé, au cours de recherches assez sommaires, il est vrai, dans mon exemplaire de Proust, cette histoire-là : certainement il ne s'agissait pas de la duchesse de La Rochefoucauld, et peut-être même pas de Mme Verdurin. La confusion et l'erreur le disputent à l'oubli, dans mes souvenirs de lectures, comme dans la soirée du Prince de Guermantes.)

HORIZONTALES

Autre histoire éculée : les deux grandes horizontales rivales (l'action se passe généralement sous le Second Empire). La

première paraît au bal chargée de *tous* ses bijoux ; la seconde, secrètement informée de la manœuvre, n'arbore que des pendants d'oreille, simples perles.

Tour supplémentaire ; le lendemain toute la ville, après les folliculaires mondains, se pâme d'admiration pour cette magistrale saute de discours. Mais un solitaire dandy note dans son journal que cette victoire est celle d'une idée typiquement XIX^e siècle de l'élégance, calculée, modérée, mesurée, polie, et avoir été autrement sensible, quant à lui, à la figure tragique et barbare, ou byzantine, de la formidable vaincue parée comme une châsse.

NEW YORK

A New York, depuis des années, aux artistes et aux jeunes bourgeois éclairés, la mode a désigné successivement, comme désirables zones de résidence, des quartiers de plus en plus populaires, industriels, délabrés et peuplés d'épaves. Un tour complet s'opérant, il serait rafraîchissant d'entendre un jeune peintre d'avant-garde exprimer sa fière envie de s'établir dans l'Upper East Side.

RAFFINEMENT

X, artiste américain, n'a d'autre trace de vulgarité, infime, que son extrême détermination à être profondément raffiné.

A LADY

« She is much too refined to be a lady » (cité par Beaton).

CATHOLIQUE ET FRANÇAIS

En Angleterre ou aux États-Unis, je me surprends à défendre passionnément les positions historiques et doctrinales du catholicisme.

ANTISÉMITISME

Avec des Juifs, pour montrer à quel point je suis radicalement insoupçonnable d'antisémitisme, je suis toujours tenté de faire des plaisanteries antisémites.

TYPIQUEMENT JUIF

Je dis couramment de quelqu'un qu'il est *très breton* ou *aussi italien qu'on peut l'être*, mais j'hésite à taxer qui que ce soit de *typiquement juif*.

DIRTY NIGGER

Le comble du non-racisme, donc, serait de pouvoir traiter un ami noir de *dirty nigger*.

(Ce fragment a évidemment été noté en Amérique, mais ce n'est peut-être pas la seule raison à ce qu'il ne s'appelle pas *sale nègre*.)

PARANO

Mais bien sûr, ce désir exagéré de prouver, etc., etc., etc.

SALE PÉDÉ

Est-ce que ça m'amuserait qu'un ami hétéro me traite de *sale pédé* ?

Oui, les deux ou trois premières fois.

SAGESSE DES NATIONS

Il arrive que la Sagesse des Nations, intervenant exceptionnellement au second degré, occulte totalement, par son succès,

l'évidence qu'elle se proposait seulement de corriger. Lorsqu'elle soutient qu'il ne faut pas juger les gens d'après leur apparence, ou leur nationalité, elle oublie de rappeler que l'apparence, dans la majorité des cas, indique clairement plus de la moitié de ce que l'on peut savoir de quelqu'un, et que la nationalité, la plupart du temps, conditionne très largement les opinions, les goûts et les attitudes de tel ou telle.

Mais la Sagesse des Nations, évidemment, à chacun de ses préceptes offre son contraire.

OPPRIMÉS OPPRESSEURS

Les Bengalis, minorité opprimée au sein du Pakistan, n'ont rien de plus pressé, aussitôt libérés, que d'opprimer impitoyablement les minorités « pakistanaïses » en leur sein.

OPPRESSEURS OPPRIMÉS

La Hongrie, au XIX^e siècle, oppresseur opprimé.

(SUITE)

La violence anti-homosexuelle aux États-Unis est exercée surtout par des Noirs.

A Paris, il semble bien que le désir de « casser du pédé » soit plus répandu chez les adolescents des banlieues les plus pauvres que chez ceux des « beaux quartiers ». Comme si les jeunes bourgeois avaient, entre autres privilèges de classe, celui d'être, sur ce point, un peu moins bêtes.

HYPOCRISIE

Imaginez le contexte et les explications nécessaires pour rendre tolérable, si c'est possible, l'affirmation suivante : qu'Untel a des cravates trop monstrueuses pour gouverner la France.

TREMBLEMENTS DU SENS

Il ne cesse de me venir des idées minuscules, d'infimes impressions dont je me dis qu'elles ne méritent pas d'être notées, insignifiantes. Mais à découvrir ensuite dans les livres des autres d'aussi insensibles tremblements de sens, et quelquefois les mêmes, ce sont eux précisément qui me touchent, comme si la littérature était là, justement, pour enregistrer ce qui est le plus mince, le plus fugace, le moins tangible, ce qui affleure à peine à la conscience et au langage.

L'INFINIMENT PETIT DE L'EXPERIENCE

Il peut s'agir aussi de stridents effets de réalité, d'autant plus sensibles, plus pointus, que leur objet est plus étroit,

dérisoire. Un ami (ou plutôt quelqu'un dont je ne me souviens plus guère que par ce trait) me confiait n'avoir qu'un seul souvenir de *Babitt*, de Sinclair Lewis : c'était que le héros, tous les jours, déposait sa lame de rasoir sur l'armoire de sa salle de bain, et qu'il se disait chaque fois qu'il serait temps de se débarrasser de toutes ces lames accumulées. De naines irritations familières, par exemple, retrouvées au hasard de la lecture, peuvent demeurer des années dans la mémoire comme épiphanies de référence, en relief karstique. Je me rappelle avoir ressenti une puissante bouffée d'admiration, et un plaisir parfaitement littéraire, en lisant quelque part dans Montherlant (autant dire que ce n'est pas très récent) deux ou trois lignes sur ces cabinets modernes où il faut d'abord se plonger dans la plus totale obscurité avant d'avoir une chance d'obtenir de la lumière (c'était en plus très bien tourné, évidemment). Pour s'en tenir à un sujet voisin, je ne sache pas que les Lettres aient jusqu'à présent témoigné du prodigieux énervement que peuvent causer, que me causent en tout cas, les couronnes de cuvettes de chiottes qui ne peuvent pas tenir relevées, de sorte qu'il faut soit les maintenir d'une main tout en pissant, chose malaisée, soit courir le risque de les léguer tout arrosées au prochain usager, qui peut-être voudra s'asseoir. Le petit cercle de carton que recèle en son fond le bouchon des encriers Parker, auxquels je suis fidèle pour d'autres raisons, faute de colle suffisante lorsqu'on ouvre le flacon y adhère, et non au bouchon, et il faut donc à chaque fois l'enlever du bout des doigts, où toujours demeure alors un peu d'encre. Mais j'imagine que la notation de cette expérience, pour moi quotidienne, ne peut toucher qu'un lecteur sur cent mille, et qu'ainsi c'est lancer, pour le coup, le bouchon un peu loin.

RAFFINEMENTS

Chez la plupart des théoriciens, on trouve des textes réclamant ou soutenant, dans certains cas, l'opposé précisément de ce que ces auteurs sont fameux pour avoir réclamé et soutenu. Il ne s'agit pas de contradictions, mais de raffinements.

CASUISTIQUE

Enfant et chrétien, je refusais de jurer mon innocence, même quand elle était réelle, pour n'être pas contraint au parjure ou à l'aveu dans les cas où elle ne l'était pas.

EXERCICES BATHMOLOGIQUES

S'appliquer à estimer un moment, très sérieusement, que *La Recherche du temps perdu* est un mauvais roman ; que *Phèdre* est une tragédie de Ponsard ; qu'un urinoir est une œuvre d'art ; que le garage voisin est un chef-d'œuvre d'architecture ; qu'un dessin de Twombly est un gribouillage d'enfant ; que *Liberté* est un grand poème ; que l'art français depuis la Libération est le meilleur du monde ; que Pantin est d'une déchirante beauté ; que Mondrian est un mystificateur ; que Mme Moitessier, telle que nous la présente Ingres, est une femme très désirable ; que le Front Populaire est responsable de la défaite de 1940 ; que la musique de Phil Glass est fasciste d'esprit ; que l'architecture nazie est superbe ; stalinienne ; que les Juifs ont trop de pouvoir aux États-Unis ;

que Wagner est rasoir ; que ce livre est subtil ; que les Noirs ont un sort plus enviable en Afrique du Sud que dans n'importe quel autre pays du continent ; que ceux des États-Unis ne peuvent que se féliciter de ce que leurs ancêtres aient été enlevés comme esclaves ; que Mao-Tsé-Toung était un penseur de vingt-cinquième ordre ayant mal digéré des auteurs tous occidentaux ; que les Espagnols étaient bien plus tranquilles sous Franco, à condition de ne pas se mêler de politique, ce qui n'est jamais que du temps perdu de toutes façons ; que toute la philosophie n'est qu'une vaste foutaise ; qu'il vaut mieux passer son temps à s'amuser autant que possible plutôt que de le perdre dans les livres qui ne font que se contredire les uns les autres, et quelquefois eux-mêmes ; que Maurice Clavel était un intellectuel d'une étonnante profondeur ; que le phénomène dominant du XX^e siècle est le triomphe absolu de la civilisation européenne ; que le Nouveau Roman est une sinistre farce à laquelle ne croient plus que quelques universitaires américains, et encore ; que Harry Truman a été l'un des plus grands présidents qu'ait connus l'Amérique ; Lyndon Johnson ; que San Francisco est laid ; etc.

Avancer des raisons pour ces convictions ; observer à quels réajustements de contextes elles obligent ; faire le tour de ce qui doit être le cas si c'est le cas.

LE VALET DE CHAMBRE DES C.

Les C., famille de grands bourgeois éclairés et libéraux, sans aucun préjugé contre l'homosexualité, ont un valet de chambre espagnol, très manifestement homosexuel, qui se

donne un mal fou pour leur faire croire qu'il ne l'est pas, ne laisse jamais passer une occasion d'exprimer son dégoût des homosexuels et de l'homosexualité, et témoigne son indignation au fils de la maison parce que celui-ci est allé danser avec sa petite amie dans une boîte à dominante homosexuelle.

LE COMTE D'Y

Le comte d'Y, achrien¹ notoire, bombardait de lettres le député et conseiller municipal de son arrondissement pour obtenir que soient démolies les vespasiennes de Paris, en lui représentant qu'elles étaient une menace constante à la fidélité des couples homosexuels.

LES QUATRE SAISONS

Je rencontre un inconnu dans un café du boulevard. Nous bavardons un moment. Il est vendeur dans un magasin de meubles et dit s'intéresser beaucoup à la musique ancienne, à l'orgue, aux concerts dans les églises.

Je l'amène chez moi. Il inspecte mes disques et il s'écrie avec un air parfaitement dégoûté :

– Oh, tu as les *Quatre Saisons* de Vivaldi !

¹ Pour reprendre le mot proposé par Duparc, je crois. Cf. *Travers*, p. 86-94.

FILS DE FAMILLE

X est un jeune Portugais, très beau, l'amant d'un écrivain à succès. Il est aide-cuisinier dans un restaurant de la place Clichy, mais je ne l'apprendrai pas par lui, parce qu'il est complètement mythomane, quoique extrêmement gentil. A l'entendre, son père serait un gros homme d'affaires de Lisbonne, qui l'aurait envoyé à Paris pour superviser la partie française de ses entreprises.

Il a une toute petite motocyclette et déclare que ça ne vaut pas le coup, en ville, de sortir la grosse.

Il regarde avec pitié ma chaîne-stéréo, m'apprend qu'il avait la même quand il avait dix-sept ans, et m'encourage à penser qu'un jour, probablement, j'en aurai une convenable.

Sa sœur aussi habite Paris et elle vient d'acheter, me dit-il, un appartement de trois cent cinquante millions.

(Les prolos généralement n'ont pas la moindre idée des codes bourgeois, et de leur perversité. Et ceux qui veulent se faire passer pour bourgeois échouent surtout par leur insistance à imiter des usages, des langages, des signes depuis longtemps évacués par les bourgeois).

HISTOIRE TRISTE

Les petits anneaux d'or, pour oreilles percées, que la jeune postière provinciale s'est achetée, après des mois sans doute

d'envie et d'économie, sont pour ses collègues le signe flagrant que décidément elle est *plouc*.

(Transposition : aux anneaux d'or substituer une toile de Bernard Buffet ou de Vasarely, un appartement avenue Paul-Doumer, etc. Modifier les autres éléments à partir de ceux-là. Pour une raison ou pour une autre, c'est moins triste.)

RAFRAÎCHISSANT

A vingt ans, je suis tombé amoureux, et je le suis resté pendant près de six mois, d'un garçon qui n'avait d'autre mérite que d'avoir dit :

– En ce qui concerne la nourriture, ce qui m'intéresse, moi, ce n'est pas la qualité, c'est la quantité.

PERSONNE

Provinciaux ou banlieusards, peu au fait des usages, vont au *Sept* dès onze heures et demie, et sont moqués des habitués, qui ne s'y montrent pas avant minuit, au plus tôt. Mais X, Y et Z y paraissent parfois vers onze heures, et ils disent :

– C'est le seul moment agréable, on n'y rencontre personne, on peut parler, et danser si l'on veut.

WEEK-END

(Variante) A dit :

– J’adore sortir le vendredi ou le samedi soir, tout le monde est à la campagne, ou bien reste chez soi à cause de la foule, on ne rencontre personne.

MYKONOS

La catégorie des pédés retour de Grèce qui précisent aussitôt :

– Mais pas Mykonos, hein, pour voir toutes les coiffeuses de l’Europe, merci bien,

est à peine moins nombreuse, désormais, et son répertoire moins codifié, que celle des pédés enchantés de Mykonos.

(Autre variante :

– Moi je ne vais plus qu’à Mykonos, on n’y rencontre personne qu’on connaisse.)

LA MAIN BLEUE

X est un Noir américain, assez lancé à Paris. Il n’est question, une saison, que d’une gigantesque boîte de banlieue, qui d’abord était fréquentée surtout par des Noirs. X ne veut pas y mettre les pieds.

VULGAIRE

Une bande de jeunes bourgeois se propose d'aller au *César*, très fréquenté par les gens-de-maison espagnols. Mais un joli fleuriste rencontré la veille par l'un d'entre eux trouve cette boîte trop vulgaire.

TRICKS

A vrai dire, les gens qui m'ont le plus reproché *Tricks* comme indigne d'un écrivain « sérieux », sont ceux qui n'ont jamais songé à lire les plus « sérieux » de mes livres.

DEUXIÈME DEGRÉ

X, lui, trouve fastidieux et lassant le *goût* des jeunes bourgeois pour les *boîtes* populaires : – Oh, le *Rocambole*, non, c'est tellement *deuxième degré* !

GOÛTS

Madame X a hérité une importante collection de tableaux fin-de-siècle, les uns académiques ou pseudo-symbolistes, les autres impressionnistes ou post-impressionnistes.

La vieille gouvernante de Madame X préfère les premiers, parce qu'elle trouve les sujets plus intéressants, qu'ils sont « mieux peints », les détails « mieux rendus », et que *regardez ce collier, si on dirait pas qu'il est vrai...*

Madame X préfère les seconds, parce que les auteurs sont plus originaux, qu'ils ont été méconnus de leur vivant, qu'ils montrent choses et paysages comme ils les voyaient, eux, et non pas comme ils sont, etc.

L'aîné des petits-fils de Madame X s'intéresse plus aux premiers parce qu'on a trop longtemps ignoré les peintres académiques, dont certains avaient un immense talent et un métier inouï, que leurs sujets, jugés ridicules pendant des lustres, témoignent, à plus attentive observation, de beaucoup plus de subtilité qu'on ne l'a dit, dans le domaine de la perversion érotique, par exemple, que les surréalistes ne s'y sont pas trompés, que l'impressionnisme est la peinture officielle des vieilles dames du XVI^e arrondissement, etc.

Le plus jeune des petit-fils de Madame X préfère les seconds, bien qu'il ne s'intéresse pas particulièrement à l'impressionnisme, parce qu'il trouve l'art pompier *vraiment* vulgaire, les allusions érotiques chères à son frère des niaiseries de vieillards libidineux, et surtout parce qu'il est exaspéré par la banalité, parmi une certaine couche de jeunes intellectuels, de la redécouverte des peintres académiques.

Y s'intéresse surtout aux premiers, parce qu'ils lui rappellent les reproductions du Larousse de son enfance.

L'EN DEÇÀ ET L'AU-DELÀ

J. n'aime pas les textes écrits par Barthes sur les photographies de D. B. Il estime « qu'on ne peut plus parler comme cela de photographie ». Il trouve l'approche trop romantique, trop subjective, et que l'accent est mis exagérément sur le sujet des photographies plutôt que sur la technique ou le médium.

Le discours que soutient J. sur la photographie est le discours moderniste établi. Or les textes de Barthes sur le sujet ne sont pas *en deçà* de ce discours, mais *au delà*. Ils le prennent en compte tacitement, mais ils exhument ce qu'il refoule : on peut *encore*, ou plutôt *de nouveau*, concernant la photographie, parler du sujet et de ses connotations culturelles, par exemple.

LE DISCOURS SUIVANT

Ce n'est pas le discours établi que Barthes conteste, mais le suivant, celui qui menace de s'établir, et qui l'est déjà dans certaines enclaves.

D'ailleurs il *conteste* rarement. Il exhume ce que chaque discours refoule, et qui bien souvent était soi-même établi avant que ne s'impose le discours ainsi implicitement critiqué.

STRATÉGIE

La bathmologie implique-t-elle qu'il ne puisse *y* avoir que des positions *stratégiques*, ou à tout le moins *réactives* ?

APRÈS TOUT

Et si tout ceci ne témoignait après tout que d'un esprit passionné de contradiction ?

R. B.

«— On ne peut amalgamer les gens qui disent apparemment la même chose. Il faut toujours tenir compte des degrés. C'est la métaphore de la spirale, on ne peut pas l'éviter si l'on parle de Barthes. Remarque, je reconnais que lui, quelquefois, suscite des ambiguïtés, comme par exemple lorsqu'il prétend, dans les *Fragments*, que le discours dominant sur l'amour, enfin sur le sexe, c'est celui qui refuse l'amour, justement, ou le ridiculise, ou s'en moque, ou n'en parle pas, tout simplement. C'est peut-être vrai dans le cercle où il vit, parmi les intellectuels français, et encore, je me le demande, moi je n'entends parler que de scènes de ménage, de jalousies, de larmes, etc. C'est certainement vrai intellectuellement : il n'y a pas de discours intellectuel moderne qui prenne en charge, aujourd'hui, le sentiment amoureux. N'empêche qu'il est bien certain que le discours dominant, en fait, encore maintenant, et même s'il est en régression, c'est le discours de l'amour, le discours du couple. Il suffit de voir les films, les feuilletons de la télévision, d'écouter les chansons surtout. Quatre-vingt-quinze pour cent des chansons exaltent le sentiment amoureux, et lui seul. Chaque fois que tu es déprimé, que tu te sens seul, que tu t'es disputé avec ton mec, ou quelque chose comme ça, et que tu vas au sauna, en France, en tout cas, tu n'entends que des chansons ultra-sentimentales, genre *on a vu la flamme qu'on croyait éteinte*, etc., etc., *reviens, reviens*, etc., *ne me*

quitte pas, ça ne rate jamais. Ce qui est donné comme positif, c'est toujours le couple, la durée, jamais la rupture, le passage. Et si par hasard, une fois, dans un film, par exemple, une rupture est présentée favorablement, c'est uniquement parce qu'elle permettra une autre liaison plus solide que la précédente. On est en plein *Tristan*. Alors dire que le discours dominant sur la question, c'est celui du sexe, de la drague, et tout ça, c'est peut-être un peu exagéré. Il faut considérer les groupes, les sous-groupes, et combattre sur plusieurs fronts. C'est un des grands problèmes du texte moderne. Parce que la *Doxa* est fluide, multiple, polycéphale, contradictoire, toujours prête à se prétendre de votre côté, il faut mettre au point, contre elle, des machines cafouilleuses, des appareils polymorphes, des textes insincères, sédimentés, contradictoires. Barthes est seulement en avance. Au fond, ce qu'il conteste, et ce n'est d'ailleurs pas le mot, ce n'est pas le discours dominant, c'est le suivant, celui qui se prépare à prendre la relève, à dominer à son tour... »

(*Tricks*, p. 315-316)

L'U.R.S.S.

- 1) Critique l'U.R.S.S. depuis toujours parce que c'est la patrie du communisme.
- 2) Défend l'U.R.S.S. depuis toujours parce que c'est la patrie du communisme.
- 3) Quoiqu'étant « de gauche », et même éventuellement communiste, ou ancien communiste, critique l'U.R.S.S. parce que les libertés y sont bafouées.

4) Quoique reconnaissant éventuellement que les libertés sont bafouées en U.R.S.S., défend l'U.R.S.S. parce que 3 risque de se confondre avec 1 ou d'être annexé par lui.

5) Quoique reconnaissant le danger de la confusion 3/1, critique l'U.R.S.S. à cause du danger de l'annexion de 4 par 2.

ANTI-COMMUNISME

Les arguments de l'anti-communisme sont tellement éculés qu'on n'ose à peine les proférer encore, et que les communistes ont beau jeu de nous traiter de radoteurs.

VICTOIRE

La subtilité bathmologique n'est jamais une arme de victoire : si vous êtes au niveau 8, pour l'habitant du niveau 7 vous serez toujours au niveau 6.

(contra : *les deux horizontales* ; à moins que ce ne soient les témoins qui dans ce cas-là aient décidé de la victoire).

SOLIDARITÉ

Au niveau 8, est-on plus près des tenants du niveau 7, dont les positions sont contraires aux vôtres, ou de ceux du niveau 6, dont elles sont apparemment les mêmes ?

COMPRENDRE

Pour la bathmologie, les deux sens de *comprendre* n'en font qu'un.

L'ÉCŒUREMENT DE DISCOURS

Dans la même journée X désapprouve mon régime alimentaire (le jus de fruit en boîte que je consomme avant mon petit déjeuner est trop sucré); se montre très réservé lorsque je lui dis, à propos d'un Simon Vouet de Malibu, aimer la peinture française du XVII^e siècle (lui non, pas tellement, sauf les frères Le Nain, ou alors celui qui a toujours ces éclairages étranges, là, La Tour... les autres sont trop artificiels, trop pompeux, leurs sujets trop ennuyeux) ; et me dit quand je lui montre la photographie d'un château qui me plaît, que lui se contenterait des communs. Ici se situe *l'écœurement de discours*.

La bathmologie serait cela : une façon de combattre les écœurements de discours.

DOXA

La Doxa n'a pas toujours tort, sinon d'avoir trop raison.

LE BATHMOLOGUE

Que le bathmologue, soucieux de la perception du message qu'il émet autant et plus que de son contenu, est nécessairement timide ?

Qu'il n'aime pas parler à plusieurs personnes à la fois.

Qu'il n'est pas sincère.

Qu'il n'est pas militant, et ne peut soutenir une cause que provisoirement.

Qu'il *n'y tient pas*.

Que sa volonté d'être ambigu est plus forte que son désir d'être compris. Il n'explique jamais (ce petit livre n'est pas bathmologique), ou bien ses explications sont contradictoires.

AILLEURS

Je ne suis jamais là où l'on croit me trouver
Et vais me devançant crainte de m'attarder.

(Supervielle)

MANQUE DE CONVICTION

« Ces textes sont donc toujours « en avance » (ils parodient, en les réinterprétant, les phénomènes culturels les plus pré-

gnants) mais c'est pour se vouloir fondamentalement en retrait (sur l'affirmation de l'écrivain). *Ils s'autorisent, pourrait-on dire, d'un manque de conviction.* »

(P. Mauriès, *Second Manifeste Camp*, p. 69-70. C'est moi qui souligne.)

STYLES

Une histoire des styles dans les époques qui les citent : le Louis XVI-Impératrice, Belle-Epoque, Arts-Déco ; l'Antiquité vue par l'époque Romane, la Renaissance, l'époque Classique, celle de Louis XVI, le Directoire et l'Empire, Alma Tadema, Cecil B. De Mille, etc. Un livre de décoration sur le style *Regency* publié vers 1955 nous parle d'abord, aujourd'hui, des goûts décoratifs des années 50.

LES FILMS HISTORIQUES

Costumes, maquillages, coiffures, façon de parler et de bouger, comportement, psychologie, les films historiques témoignent bien davantage des années de leur tournage que de celles où se situe leur intrigue.

(C'est particulièrement vrai des films américains, qui montrent des Parisiens du temps de Bel-Ami vêtus à peu près comme des New-Yorkais de 1945. James Dean, dans *A l'Est d'Eden*, dont l'action est censée se dérouler pendant la Première Guerre mondiale, est un parfait teen-ager 1955.

Le western est un cas extrême, et même à part, puisqu'à de très rares exceptions près, où apparaissent en toile de fond les guerres mexicaines, ou, plus lointainement, la guerre de Sécession, il se tient presque complètement, comme les contes de fées, en dehors de l'Histoire (c'est par cela qu'il m'ennuie). Les rares événements authentiques qu'il relate n'ont pour lui qu'une valeur mythique. Les quelque trois quarts de siècle qui lui sont impartis sont un temps plat, suspendu, où les signes ne bougent pas : la poignée de westerns où apparaissent des automobiles, par exemple, appartiennent aux ultimes confins du genre. Mais si le western n'a pas grand chose à dire sur l'histoire des années 1840-1910, l'histoire du western est extrêmement éloquente sur les années 1920-1970.)

AUTRE ÉPOQUE

Une époque ne peut en accepter une autre *telle quelle*. Les moins habiles exégètes projettent, les plus raffinés sélectionnent : les uns installent dans leur reconstitution du passé des traits caractéristiques du présent, les autres empruntent seulement à l'Histoire ce qui peut correspondre à leur propre sensibilité et à celle de leur temps.

BLANC

Que les temples et les statues antiques aient été bariolés, ou les églises romanes, la modernité et moi voulons bien reconnaître le fait historiquement, mais pas esthétiquement.

DEGRÉ ZÉRO DU STYLE

L'histoire des restaurations architecturales, autant et plus que techniques, est esthétique, bien sûr : mais presque chaque style de restauration, du temps de sa prééminence, a été perçu comme neutre, passif, *blanc*.

(Pour le Parisien d'aujourd'hui, tel hôtel particulier médiéval du quai aux Fleurs évoque davantage la Quatrième République que le gothique tardif.)

THÉSÉE

La première fois que j'ai lu le *Thésée* de Gide, qui est, quant au style, un exercice très réussi de préciosité archaïsante, dans le genre classique néo-voltairien, l'écriture m'en a paru blanche, le comble de la simplicité.

PETITS CARREAUX

Les fenêtres à petits carreaux, qui signent aujourd'hui les années cinquante et soixante pour les fermes normandes ou rouergates restaurées, ou bien les vitres d'un seul panneau, qui témoignent, pour certains châteaux, des goûts plus modernes des propriétaires ou de l'architecte chargé des travaux, étaient perçus, et le sont encore dans certains cas, soit comme fidèles

à la lettre historique, soit comme les plus à même, par leur discrétion, de mettre en valeur la structure du bâtiment.

Bien entendu, dans ces questions de style, il ne faut pas tenir compte seulement des époques, ou des fragments d'époque, mais comme toujours des couches de discours aussi bien. Les vitres d'un seul panneau, quoi qu'apparues un peu plus tard, étaient dans une large mesure contemporaines des petits carreaux.

AU GOÛT DU JOUR

Les propriétaires d'un superbe café des années cinquante, au moment précis où son style devient *à la mode* pour un assez large public, décident de le moderniser ; ou bien, plus pervers, leur idée de *l'au goût du jour*, vers 1980, c'est le néo modern' style drugstorien populaire vers 1966.

SATIE

La musique pour piano de Satie évoque bien davantage pour moi les années de sa découverte par le grand public et par moi, vers 1960, et de son extrême popularité, que celles de sa composition.

(Ce qui fait que bizarrement elle me paraît *démodée*.)

LECTURE DU JOUR

« (...) You are an artist, Ryder, what do you think of it esthetically? »

‘ I think it’s *beautiful* ’, said Cordelia with tears in her eyes.

‘ Is it good Art? ’

‘ Well, I don’t quite know what you mean ’, I said warily.
‘ I think it’s a remarkable example of its period. Probably in eighty years it will be greedily admired. ’

‘ But surely it can’t be good twenty years ago and good in eighty years, and not good now? ’ »

Evelyn Waugh, *Brideshead Revisited*,
Penguin Books, p. 89.

(Il me semble que seule une esthétique bathmologique est capable de prendre en compte ce problème classique. D’ailleurs, si la bathmologie a raison, ou plus simplement si elle existe, c’est toute l’Esthétique philosophique, d’Aristote à Kant, de Hegel à Lukacs ou Adorno, qui menace de s’effondrer (quitte, bien entendu, à miroiter ailleurs).)

FLAUBERT À CLISSON

« Mais d’ailleurs qu’est-ce donc que le mauvais goût ? C’est invariablement le goût de l’époque qui nous a précédés¹ »

¹ Définition diachronique que complète celle de Bourdieu, selon lequel le mauvais goût serait invariablement le goût de la classe, ou

Si je copie ici cette observation, passablement banale, évidemment, du jeune Flaubert (*Par les champs et par les grèves*), c'est qu'elle est un commentaire au parc de La Garenne, à Clisson, dont beaucoup de gens, et ma mère, m'ont parlé comme d'un endroit merveilleux et poétique à l'instar du désert de *Retz* ou de Bomarzo.

Or sur ses temples, sur ses tombeaux, sur ses « rochers composés » et sur ses ruines factices, Flaubert s'exprime à peu près comme si c'étaient Bouvard et Pécuchet qui les avaient accumulés dans leur jardin de Chavignolles.

Et tirant argument du ridicule à ses yeux de ces monuments, il continue : « Comme ce qui est beau sera laid, comme ce qui est gracieux paraîtra sot, comme ce qui est riche semblera pauvre, etc. ». C'est la définition inversée du kitsch.

JUIFS NEW-YORKAIS

Dans l'extraordinaire anti-sémitisme qui règne à New York, l'un des courants les plus étonnants pour un Français, mais non pas, de loin, parmi les moins nombreux, est un anti-sémitisme qu'on pourrait presque dire *de gauche* (ne parlons pas de l'anti-sémitisme des pro-palestiniens), assez proche de celui des socialistes, en France, au début de l'Affaire Dreyfus : les juifs sont l'image du conformisme bourgeois, de l'alpi-

de la section de classe, qui précède la nôtre ; l'une et l'autre confirmées par Freud : c'est la plus petite différence qui suscite le plus grand conflit.

nisme social (*social climbing*), de la vulgarité ostentatoire, de l'insolence de l'argent.

PASSE-PASSE

De même que le Nationalisme, en France, est passé, entre 1870 et 1890, de l'extrême-gauche à l'extrême-droite, les signes folkloriques de l'homosexualité, depuis vingt ans, ont émigré de la préciosité efféminée à la virilité emphatique : à San Francisco, aujourd'hui, ce qui connote immédiatement le *gay*, ce sont les cheveux courts, les moustaches, trois jours de barbe éventuellement, des jeans particulièrement usés et une extrême assiduité dans les salles de gymnastique.

Certains s'embrouillent un peu dans ce revirement des codes, comme toujours incomplet, et, casquette et blouson de cuir noirs à chaînes, cicatrice de bagarre à la pommette, biceps et pectoraux saillants, passent leur après-midi à chiner pour un abat-jour drapé *couturière* à leur lampe-de-chevet berger-bergère en imitation Saxe.

(Dans les romans de chevalerie, et encore dans la comédie classique, un goût trop prononcé des femmes et un désir exagéré de les séduire étaient couramment associés au défaut de courage, à la mollesse de caractère, à la préciosité ridicule. J'ai vu la semaine dernière au *Castro* un film de Lubitsch, tardif exemple de cette tradition, où un personnage ultra-manucuré qui ressemblait à Maurice Rostand, savantes bouclettes, fume-cigarettes, veste trop cintrée et rase-pet à pelisse, était le méchant séducteur adultère.)

CONNOTATION

Impossible d'échapper à la connotation. Ainsi rien ne serait plus simplement *pratique*, dans les salles d'opéra toujours torrides, qu'un éventail. Mais un éventail, pour un homme, le connoterait immédiatement comme *folle*, ou à tout le moins comme excentrique. Et celui qui oserait se risquer, au nom de la commodité, à défier l'implication, serait probablement contraint à un tel degré de *self-consciousness* que, fraîcheur ou pas, la soirée serait gâchée pour lui.

LE COSTUME D'ARMÉNIEN

Rousseau, à cause de ses problèmes de vessie, sillonne la campagne dans le costume d'Arménien qui lui est le plus commode. Mais ce faisant il met le Val-Travers en révolution, jusqu'à se faire lapider.

SHORTS

Variante douce : porter un short à Paris, l'été.

ENVELOPPES

J'aime les enveloppes allongées, parce qu'elles permettent de ne plier les lettres que sur leur longueur, dans un seul

sens. Le code bourgeois ne les approuve pas, cependant, et je me dis que c'était sans doute à elles que pensait Thérèse Desqueyroux quand elle disait de sa fille que même le format de ses lettres était bête.

(Si elles sont mal vues d'un certain lieu du goût, c'est peut-être qu'elles sont plus récentes ; mais comme toujours elles sont aussi plus anciennes, ou du moins la pliure qu'elles autorisent. D'autre part on pourrait très bien ne pas les aimer pour des raisons exclusivement pratiques, aussi bien, en dehors de toute connotation, serait-ce seulement, si l'on conserve son courrier, parce qu'elles se rangent mal avec les autres...)

GANTS

On sait qu'il a été longtemps jugé grossier de tendre une main non gantée.

FRANCHISE

D., que j'aime bien, mais que j'ai beaucoup vu les jours précédents, et qui parfois m'ennuie un peu, me propose de sortir avec lui ce soir-là, à quoi je réponds que non, le restaurant qu'il a mentionné ne me tente pas tellement, ni d'aller ensuite dans telle boîte. Mais quelques heures après je le rencontre dans une autre. Il me fait une scène et me dit que

je ne suis « pas franc » : j'aurais dû lui dire simplement que je n'avais pas envie de sortir avec lui. Comment lui expliquer que c'était parfaitement exact, mais que de le lui dire, cependant, aurait dépassé ma pensée ?

POLITESSE

R.B. reçoit une foule de manuscrits, et à la plupart des auteurs envoie des lettres polies qui lui paraissent très réservées. Mais quelques-uns sont transportés par les quelques mots aimables qu'il a glissés par tradition dans sa réponse, et il ne peut plus se débarrasser d'eux. Il dit : – La politesse, dans ces cas-là, montre beaucoup plus d'estime pour le correspondant que la prétendue « franchise », puisqu'elle le suppose intelligent, et qu'il va comprendre.

AUTO-CONTRADICTION

Que la subtilité d'un système s'évaluerait à la part de consciente et délibérée auto-contradiction qu'il admet.

JE N'Y SUIS PAS

Artiste, le bathmologue, travaillant sur des niveaux de sens, instaure un doute quant à son degré de sérieux. A toute cri-

tique policière, son discours est là pour répondre – *Je n’y suis pas* : Bouvard et Pécuchet, Duchamp, Dali, Warhol, Gilbert and George.

Cas plus douteux, et partant plus méritants si avérés : Sade, Drieu (collaborationniste sans y croire ?), Rohmer. Le discours d’emprunt doit être provisoire : *Charlie-Hebdo* ne relève pas de la bathmologie.

FRAGMENT

Tel fragment de Sappho nous bouleverse (et qu’il y a vingt-cinq siècles, dans une île aujourd’hui si sauvage, ait pu fleurir un sentiment si proche et familier) dont, refrain d’une chanson à la mode, la banalité nous écœurerait.

RAISON DES EFFETS

« Gradation. Le peuple honore les personnes de grande naissance, les demi-habiles les méprisent disant que la naissance n’est pas un avantage de la personne mais du hasard. Les habiles les honorent, non par la pensée du peuple mais par la pensée de derrière. Les dévôts qui ont plus de zèle que de science les méprisent malgré cette considération qui les fait honorer par les habiles, parce qu’ils en jugent par une nouvelle lumière que la piété leur donne, mais les chrétiens parfaits les honorent par un(e) autre lumière supérieure.

Ainsi se vont les opinions succédant du pour au contre selon qu'on a de lumière. »

Pascal, *Pensées*, 90-337

FAUX

Les foules admirent passionnément une toile récemment découverte de tel maître classique puis, se révèle-t-elle un faux, ne lui donnent pas un second regard.

OSSIAN

L'œuvre d'Ossian, adulée plusieurs décennies durant, tombe dans un oubli presque complet lorsqu'est avérée la supercherie de Mac Pherson.

ERREUR

J'observe une toile d'un peintre inconnu de moi et y déplore une imitation particulièrement servile et plate de la manière d'un maître que j'aime. Puis, à mieux lire le catalogue, je m'aperçois que la toile est de ce maître lui-même. Elle me paraît être une de ses meilleures.

AILLEURS

Est-ce que pour les Japonais Sainte-Clotilde est un édifice plus remarquable que Saint-Denis, par exemple, le Quai d'Orsay que les hôtels de Gabriel ? Lorsqu'ils passent en autobus le long de la Seine, ils paraissent plus impressionnés par le Grand et le Petit Palais que par la façade des Invalides. Totalement ignorant des subtilités de l'art musulman ou de la sculpture indienne, livré à moi-même dans une exposition, j'ai tendance à m'intéresser surtout à des pièces tardives, et tout à fait secondaires.

MALLARMÉ PETIT MAÎTRE

Une lecture parfaitement cohérente est possible de Mallarmé comme étroitement proche des symbolistes mineurs ses contemporains, décadent, essoufflé et désespérément tarabiscoté ; le *reste* en est même sans doute moins important, quantitativement, que de Mallarmé pivot de la modernité.

LE SUJET DANS LA PEINTURE

A X qui me dit aimer Lindner, que je déteste, pour ses sujets, je soutiens consciencieusement que les sujets sont une mauvaise raison d'aimer ou de ne pas aimer un peintre. Mais à toutes les bonnes raisons de ma passion pour l'*Homme au gant* s'ajoute certainement que je trouve le modèle joli garçon, tandis que mon dégoût pour le cirque et mon aga-

cement au thème du clown tragique entraînent chez moi un presque total défaut d'intérêt pour les arlequins de Picasso, et même ceux de Cézanne. Chez ce dernier, c'est pour des raisons tout à fait subjectives, indépendantes de la qualité picturale des œuvres, que je préfère les paysages aux natures mortes.

CAVAFY

Si Auden et Yourcenar préfacent respectivement les premières traductions anglaise et française de Cavafy, c'est bien sûr parce qu'ils voient en lui un grand poète, mais certainement aussi à cause de leur intérêt personnel pour l'homosexualité.

SUR DEUX FRONTS

Toujours sur deux fronts : soutenir auprès des uns qu'un artiste doit être apprécié pour des raisons objectives, puis, ce point acquis, trop acquis, rappeler que les idiosyncrasies de chacun jouent nécessairement un rôle dans les préférences esthétiques ; combattre la critique biographique, puis celle-ci écrasée, suggérer que la biographie, après tout, peut projeter sur l'œuvre un éclairage intéressant ; théorique pour *Elle*, *Le Monde* et *France-Culture*, dilettante et nostalgique à Cerisy. Etc.

MALGRÉ TOUT

Pour une esthétique du *malgré tout* : ce qui suinte, contradictoire, à travers un système qui semble l'exclure, ou en faire peu de cas : le lyrisme chez Robbe-Grillet, le « régionalisme » chez Simon, les *effets de réel* dans le Nouveau Roman, les *effets de texte* dans Hergé, le sens dans l'Opéra, l'élégance des formes massives, les églises baroques en Asie, le palais du roi Christophe, *la Pagode*, les *failles heureuses* des savants, les bêtises des gens intelligents, etc. Tout ce qui empêche un discours *d'attacher* (R. B., p. 166), de *prendre* (– Ça ne prend pas...).

INFIDÈLE

La bathmologie est passionnément (non, tranquillement) antitotalitaire. Mais fidèle à son vague principe d'infidélité, au totalitarisme elle laisse une petite place, en farce : *Stalin is so cute*, le rideau de fer a su préserver à l'Europe de l'Est son côté délicieusement *Sceptre d'Ottokar*, le fascisme est *tellement* cinégénique, Khomeiny est *génial*, etc.

VITE

Tel ambigu scintillement de sens, chez Mallarmé, plus précieux, de la précarité qui l'instaure, si peu, que trois cents pages résolues à le démontrer.

LA FEMME AU KILT

Femme dans le 63, à Paris : mocassins dont la boucle est en forme de mors, kilt avec une grosse épingle dorée, blazer droit et chemisier blanc, fermé au col mais d'où dépasse un mince collier de perles. Elle est consumée par la sèche jouissance bourgeoise. Elle parle un peu trop fort à sa voisine, plus âgée qu'elle et qui se tait. La peinture pour elle, ce sont les impressionnistes. Après beaucoup moins. Picasso, oui, Picasso, la période bleue, la période rose, c'est merveilleux, ses arlequins, ses gens du cirque. Mais le reste, ah non, écoutez, c'est se moquer !

Il me semble que je pourrais tenir son discours, sur n'importe quel sujet, plus rigoureusement qu'elle.

CARTES

Enfant, je passais des heures à tracer des cartes de pays imaginaires, d'une folle complication. Tel Etat par exemple était divisé entre catholiques et protestants. Mais les régions protestantes n'étaient pas d'un seul tenant, et surtout, elles recelaient toujours en leur sein des provinces catholiques, lesquelles comptaient plusieurs enclaves protestantes, qui à leur tour, etc. (un raffinement particulièrement jouissif était que le fief le plus enclavé fût le fief familial du souverain (d'où il arrivait qu'il tentât de gouverner).

Dans le même pays se parlaient au moins deux ou trois langues, mais les frontières linguistiques, bien que tout à fait aussi retorses, sinon davantage, que les frontières religieuses,

ne coïncidaient en rien avec elles. A tout cela se greffaient des problèmes dynastiques inextricables.

Cette situation aboutissant régulièrement à de furieuses guerres civiles, tout en renversements d'alliance (selon qu'un facteur de regroupement en remplaçait un autre), mes cartes devaient encore faire état de fronts multiples, éternellement changeants. L'homme providentiel survenait au moment où sur la feuille de papier ne pouvait plus être introduit le moindre pointillé.

SAUTES DE DISCOURS

Les sautes de discours, oui. Mais pratiquées par le locuteur sur son propre discours. Appliquées au discours de l'autre, elles sont l'une des armes les plus basses, et faciles, du militantisme.

Citant Renard : – La liberté, c'est de refuser une invitation à dîner sans donner de raisons.

L'autre : – Si c'est ça ta conception de la liberté, je comprends tes positions politiques...

RÉVOLUTIONS MINUSCULES

X, en désaccord « politique » avec Ricardou, dit par exemple : – A quoi peut-on s'attendre, politiquement, d'un homme qui intitule un de ses livres *Révolutions minuscules*.

M^{lle} CÉLINE

« Swann interloqué reprit : “ Je ne sais si ce fut ignorance ou panneau, écrit Saint-Simon, il voulut donner la main à mes enfants. Je m’en aperçus assez tôt pour l’en empêcher. ” Mon grand-père s’extasiait déjà sur “ ignorance ou panneau ”, mais M^{lle} Céline (...) s’indignait déjà : “ Comment ? vous admirez cela ? Eh bien ! C’est du joli ! Mais qu’est-ce que cela peut vouloir dire ; est-ce qu’un homme n’est pas autant qu’un autre ? Qu’est-ce que cela peut faire qu’il soit duc ou cocher, s’il a de l’intelligence et du cœur ? Il avait une belle manière d’élever ses enfants, votre Saint-Simon, s’il ne leur disait pas de donner la main à tous les honnêtes gens. Mais c’est abominable, tout simplement. Et vous osez citer cela ? ” »

Proust, *Du côté de chez Swann*,
Pléiade I, p.26-27

L’ONCLE

Ou bien, plus pervers, lorsque l’autre entre poliment dans votre jeu, l’évacuer soi-même. C’est le souvenir d’une de mes plus grandes exaspérations d’enfance :

J’arrive avec ma mère à une soirée chez des cousins, à la campagne.

Mon oncle :— Ah, voilà la reine et le prince consort.

Moi : — C’est plutôt le prince héritier, en l’occurrence..

– Quoi ? Quel petit prétentieux ! S’il y avait un titre, c’est ton frère qui en hériterait...

COUCHES DE VÉRITÉ

Ou bien prendre au pied de la lettre, au premier degré, ce qui n’est donné que comme une vérité enfouie, au troisième ou quatrième :

– Oui, peut-être qu’inconsciemment je suis jaloux de X (leur meilleur ami).

Et l’autre, trois semaines plus tard :

– Tu es jaloux de X, tu l’as reconnu toi-même.

La psychanalyse de consommation se prête particulièrement à ce coup-là. La contre-attaque consiste à soutenir, à un niveau supplémentaire de la spirale, que la proposition est bel et bien littérale : – Oui, je veux coucher avec ma mère.

LE GRAND ÉCRIVAIN

– Oui, il me semble que pour écrire, il faut, *quelque part*, se prendre pour un grand écrivain.

L’autre, à d’autres :

– X se prend pour un grand écrivain.

POUR ÊTRE AIMÉ

« (...) j'étais content d'avoir publié (endossant la niaiserie apparente de la remarque) que "l'on écrit pour être aimé" ; on me rapporte que M. D. a trouvé cette phrase idiote : elle n'est en effet supportable que si on la consomme *au troisième degré* : conscient de ce qu'elle a d'abord été touchante, et ensuite imbécile, vous avez *enfin* la liberté de la trouver peut-être juste (M. D. n'a pas su aller jusque-là). »

(R. B., p. 107-108)

LA PSYCHANALYSE

R. B. : Je suis toujours trop timide, je me laisse trop facilement impressionner. Quelqu'un me dit : « La psychanalyse, ce n'est pas une science, ça n'est pas vérifiable. » Et je commence à soutenir mollement qu'après tout ce n'est peut-être pas une condition indispensable, pour une science, d'être vérifiable. Et puis je raconte cet échange, qui m'avait troublé, à Lacan, et il dit : « Bien sûr que si, c'est vérifiable ! »

LACAN

Lacan doit vraiment être génial, parce que s'il ne l'est pas il est tellement absurde que c'est pas possible.

ÉTHIQUE DE L'ÉCRITURE

« Le naturel, c'est la culture. » Donc, plus vous croyez parler *naturellement*, plus vous êtes *sincère* et plus vous êtes parlé par votre culture, votre âge, votre milieu, etc. Ce n'est qu'en imposant à son discours des contraintes formelles toutes artificielles, où s'embarrasse le vouloir-dire, qu'on peut espérer échapper au babil implacable, en soi, de la *Doxa*. Ainsi l'écriture, au sens moderne du terme, s'articule-t-elle à une éthique.

MUFLE

Corollaire de vos principes féministes, vous êtes contre la galanterie. Dans l'autobus, vous n'abandonnez pas votre siège à une femme, à moins qu'elle ne présente une faiblesse particulière, âge, grossesse, infirmité ou visible fatigue. Si vous ne vous levez pas lorsqu'un homme entre dans une pièce, vous ne vous lèverez pas non plus *si* c'est une femme. Seulement, à moins que vous ne soyez un bathmologue de haut niveau, vous craindrez que votre attitude toute logique, aboutissement de positions longuement réfléchies, ne soit confondue avec de la pure et simple muflerie. Comment dès lors se comporter ?

Courir le risque de passer pour un mufle ?

Renoncer au principe ?

Se lancer chaque fois dans de laborieuses explications ?

FORCE DES IMBÉCILES

Les imbéciles font de bien plus redoutables adversaires, dans une discussion, que les gens intelligents, car n'exerçant aucun contrôle sur leurs propres arguments, ils sont insaisissables.

AMALGAME

Contre une règle absurde de morale ou de civilité se trouvent réunis, amalgamés quelquefois, une minorité de pionniers qui la combattent ou la négligent de parti délibéré, parce qu'elle est absurde, et une majorité de faibles, qui la bafouent parce qu'ils sont incapables de se plier à quelque contrainte que ce soit, alors même que souvent ils en respectent le principe.

Chronologiquement, le second de ces groupes précède souvent le premier, dont il rend la tâche plus difficile.

FUMEUSES

A Clermont-Ferrand, dans les années cinquante, les femmes n'étaient pas supposées fumer en public, et surtout pas en plein air : que je me souviene, aucune audacieuse à l'esprit libre, indignée de son sexisme, pour narguer ce tacite interdit, mais seulement les prostituées de la rue des Minimes.

SCANDALE

Jusqu'à une date récente, la majorité des livres ou des revues pornographiques était moralisatrice de ton. C'est encore le cas de la quasi-totalité des magazines à scandale.

TABOUS

Certains actes à l'égard desquels les objections morales logiques sont à peu près sans arguments objectifs, l'inceste père-fils par exemple, peuvent avoir de funestes conséquences, non certes à cause de leur prétendue nocivité intrinsèque, mais à cause du tabou dont ils sont l'objet et des tensions sociales et psychologiques qu'ils entraînent.

VÉRITÉS DU RACISME

On éviterait bien des pertes de temps dans la lutte contre les différents racismes si l'on admettait qu'une majorité peut-être des propos racistes sont *vrais* : oui la criminalité est plus forte parmi les travailleurs immigrés, oui les juifs ont une plus forte tendance à la paranoïa, les homosexuels à l'hystérie, etc. Quand j'enseignais dans un collège du Sud, aux États-Unis, les quelques étudiants noirs qui permettaient de proclamer le collège *intégré* donnaient toutes les apparences, en tant que groupe, d'une intelligence moindre : leur capacité d'attention, leur pouvoir d'association, leur vocabulaire étaient très inférieurs à ceux des Blancs.

(Le racisme essaie toujours de faire passer ses conséquences pour sa raison d'être.)

PRÉTENTIEUX

Ne peut être vulgaire que ce qui est prétentieux : l'adjectif s'applique parfaitement au *Sept* mais n'adhère en rien au *Manhattan*.

(Ceci jusqu'à ce qu'un jeune provincial que j'y conduis me dise : – *Oh là là, mais elles se prennent pour quoi, les chéries...*)

(Rien n'est jamais vulgaire pour ce qui n'y est pas. La vulgarité demande des moyens.)

MIROIR

Nul *en deçà* qui ne puisse, par déplacement de contexte (serait ce seulement l'humour, le plus classique et le plus simple) se transformer en *au-delà* : ce qui par faisait l'élégance, ou l'intelligence, de l'appartement des X, c'était, ou presque, les mêmes miroirs barocco-surréalistes qui signaient la niaiserie nouveau-riche de celui des Y.

RETOURS

Les interprétations en français de lieder de Schubert par Georges Thill peuvent apporter un supplément de plaisir à qui est familier des innombrables versions en langue originale ; les transcriptions pour piano de *Lohengrin* ou de *Siegfried* s'avèrent précieuses quand on a envie d'entendre du Wagner sans pour autant se sentir l'estomac assez bien accroché pour affronter son orchestre ; et il n'est pas jusqu'à certaines traductions de poèmes, pour dérisoires qu'elles soient quand elles doivent en tenir lieu, qui ne soient susceptibles d'offrir un raffinement de jouissance à l'amateur trop comblé :

« ... But we had dreamt of more lofty confidences at the first breath of the rainstorm, ... »

LEÇON DE MAINTIEN

Dans une scène des *Jeunes années d'une reine*, d'Ernst Marishka, Victoria adolescente, qu'interprète Romy Schneider, reçoit les leçons d'un professeur de maintien délirant d'affectation. Il s'agit pour la future souveraine d'apprendre à donner sa main à baiser. Elle le fait d'abord en tendant la main comme ça lui vient, mais le professeur lui enseigne des mouvements d'une croissante complication. Lorsqu'elle est parvenue enfin à des virevoltes inouïes de l'avant-bras et du poignet, le professeur la félicite, mais exécutant devant elle une figure encore cent fois plus tarabiscotée il lui dit :

– C'est parfait, Altesse, parfait, mais peut-être serait-il possible de faire le geste avec encore plus de naturel, comme ceci... le naturel, Altesse, souvenez-vous, toujours le naturel...

« Je l'ai vue une fois seulement, dans un grand music-hall de Paris : Pastora Imperio, célèbre dans toute l'Espagne et dans l'Amérique du Sud comme aujourd'hui la Argentina en France. Un écrivain espagnol, qui n'était pas écrivain et qui n'était pas espagnol, l'avait surnommée « la madone aux yeux verts ». Elle n'avait rien d'une madone et ses yeux n'étaient pas verts.

Elle chanta d'abord des chants flamencos, et surprit. L'orchestre se traînait à la poursuite du chant, un de ces *bons* orchestres parisiens, à sang de navet, aussi incapables de jouer de la musique populaire espagnole qu'ils sont incapables de jouer la Neuvième Symphonie. La madone, ou plutôt la matrone aux yeux verts touchait alors à ce moment difficile, où un homme peut se sauver de la laideur de l'âge par l'intelligence demeurée sur son visage ; mais que faire quand on est femme ? Sa voix était la voix à la fois rauque et nasillarde qu'ont les personnes du sexe en son pays. Quand elle se mit à exécuter ce qu'il faut bien appeler la gigue des fesses, le public n'y tint plus. On avait d'abord pouffé derrière ses programmes ; les programmes s'abaissèrent, et une vaste rigolade, ouverte, sans pitié, fit onduler la salle. O calvaire des artistes !

Je sentait bien que moi aussi, si je n'avais pas aimé, alors de passion, le génie andalou, peut-être eussé-je ri. Peut-être tour ce que j'aimais n'était-il pas digne d'être aimé. Au moins lui fallait-il son atmosphère. A certaines heures, autour de ce qu'on aime, une atmosphère de sympathie est si nécessaire que plus d'une corrida me fut à demi gâchée, pour avoir aperçu, à quelques mètres de moi, des spectateurs profanes et qui ne se donnaient pas quand je me donnais. On voit, dans

ses *Mémoires*, combien Goethe a été durement affecté par les personnes qui dénigraient ses admirations.

Voici le plus cruel. Je revins le lendemain. Un instant avant que la Pastora chantât son chant flamenco, un homme en livrée apportait sur la scène une pancarte : *Chanson comique*. Afin que le public pût rire sans se gêner. »

Montherlant, *La petite Infante de Castille*,
Romans, Pléiade, p. 662-663

LE CLOWN GAI

Les paradoxes établis sont plus exaspérants que les stéréotypes simples parce que ceux qui les emploient se croient le mérite d'avoir dépassé les apparences : les clowns sont souvent tragiques, le chasseur est amoureux de sa proie, les Don Juan sont des homosexuels qui s'ignorent, etc.

Comme serait rafraîchissant un clown qui aurait le bon goût d'être très gai dans sa vie privée.

DAN WHITE

En novembre 1978, le maire de San Francisco (mais de lui il n'est presque plus question) et son premier adjoint, Harvey Milk, étaient assassinés par un autre adjoint, Dan White.

Harvey Milk était un des premiers homosexuels élus en tant que tel à des fonctions municipales aux États-Unis, le premier peut-être. En tout cas, pour la communauté gay de la ville, il est devenu un héros et un martyr.

À la fin de mai 1979, Dan White est jugé, et il reçoit le bénéfice des circonstances atténuantes : selon la terminologie juridique américaine, il n'est pas considéré comme coupable de *meurtre* à proprement parler, ce qui sans doute est rendu encore plus provocant du fait de l'expression courante illustrée ici presque littéralement, *to get away with murder*.

Anyway, aussitôt que la décision du jury est connue, la communauté homosexuelle locale, la plus importante du monde, furieuse, déchaînée descend dans la rue et marche sur l'Hôtel de Ville, où elle fait de sérieux dégâts. Et pendant des semaines, ensuite, des mois probablement, elle ressent comme une formidable injure personnelle ce jugement, qui prouve qu'on peut tuer presque impunément un homosexuel, etc.

Mais *quid* si Dan White devait effectivement bénéficier de circonstances atténuantes, pour des raisons psychologiques, s'il a vraiment été la victime d'un moment d'incontrôlable folie ?

Si tel était effectivement le cas (je n'en ai pas la moindre idée) ce serait de toute façon impossible à dire, pour moi, aujourd'hui, à San Francisco.

(Non.)

LE PROFESSEUR X

S'il était effectivement vrai, comme le prétend le professeur X, que les chambres à gaz n'ont jamais existé (je n'en crois rien), ce serait aussi, et certes à fortiori, impossible à dire. Le professeur X a tort, sans aucun doute, mais je ressens un certain vertige à penser que s'il avait raison, sur le fait précis qu'il avance, ses propos recevraient le même accueil exactement.

RAYMOND BARRE

Si Raymond Barre était un homme politique d'une merveilleuse intégrité, bravant héroïquement une croissante impopularité en maintenant contre toutes les pressions la politique d'austérité qui seule pourrait assurer l'avenir à long terme, au lieu de faire les concessions réclamées de toutes parts qui soulageraient quelques semaines le pays mais l'installeraient définitivement dans la crise, les apparences ne seraient en rien différentes.

LECTURES

Si X ou Y me dit être en train de lire un livre de moi, j'ai tendance à rouvrir ce livre, au hasard, et à essayer sur un passage quelconque le genre de lecture que j'attribue à ce lecteur-là, d'après ce que je sais de lui, de ses goûts, de sa curiosité, de sa culture : ce qui devrait lui plaire, lui déplaire, l'effet qui

lui paraîtra trop appuyé, l'allusion trop obscure, et les malentendus s'ensuivent.

INFLUENCES

Si un lecteur dont l'opinion m'importe me fait des compliments, je me relis avec plaisir, et tends à partager son sentiment ; si des reproches, avec embarras, et à me rallier de même à son avis.

FILMS

J'ai dans la tête autant d'impressions de certains films que d'amis avec lesquels je les ai vus.

MATISSE QUARANTE

Longtemps, j'ai fait peu de cas du dernier Matisse, parce qu'il me paraissait « années quarante ». Et c'était assez vrai. Mais depuis le génie a séparé ces œuvres de leurs contemporaines, et de faire « années quarante », aujourd'hui, n'est pas aussi fâcheux que vers 1960.

LE CONCERTO DE SCHUMANN

Le concerto pour piano de Schumann est le premier disque que j'aie possédé. Mes parents me l'avaient offert pour mon dixième anniversaire. Et s'il me paraît aujourd'hui le plus beau des concertos de piano, le plus émouvant, et me semble même incomparable aux autres, comme fait d'une matière entièrement différente et relevant d'une inspiration sans commune mesure avec eux, je n'arrive pas à déceler si c'est à cause de mérites vraiment uniques, ou seulement parce que demeurent entre ses notes, pour moi, la lumière allongée d'étés lointains à la campagne, et la fraîcheur alors de grandes pièces presque nues, sieste des femmes, et les ombres, et les voix.

V.O.

A partir du moment où un opéra est joué en langue originale dans un pays étranger, on est dans le second degré.

(Mais si on se remettait un jour à le jouer dans la langue du pays, on serait dans le troisième.)

KEROUAC

Des gens parfaitement honorables du passé, et sympathiques par ailleurs, ont témoigné de leur mépris des homosexuels, ou de leur indulgence plus ou moins dégoûtée. Et les libéraux

qui rougiraient aujourd'hui de montrer la moindre réserve quant à l'homosexualité de leurs amis, eussent-ils vécu il y a cinquante ans, ou seulement vingt, ou peut-être dix, dans le meilleur des cas l'auraient tolérée à condition qu'il n'en soit jamais question.

(Si l'on examine les personnalités du passé à la lumière d'aujourd'hui, qui subsistera devant elle ? Des héros de la pensée ont été esclavagistes, des chantres de la liberté ont trouvé tout naturel que les femmes de leur entourage leur servent de bonnes, et s'il fallait rejeter tous les écrivains qui ont témoigné peu ou prou d'antisémitisme, pour certains siècles, il ne resterait plus personne. Ce qui ne fait que grandir le mérite, bien entendu, des voix isolées.)

SEINS NUS

Les mères qui, il y a dix ans, faisaient des scènes à leurs filles quand elles ne portaient pas de soutien-gorge paraissent maintenant les seins nus sur les plages.

LA MORALE FUTURE

Je me demande quelle tare, quelle monstruosité de nous insoupçonnée comme telle, fera horreur, chez nous, au siècle prochain : nos abattoirs, et que nous mangions de la viande ? la répression sexuelle des enfants ? l'obstination à faire vivre

des êtres si difformes qu'ils ne connaissent aucun des plaisirs de la vie ?

MAHLER ET STRAUSS

Aujourd'hui que nous sommes libérés des préjugés modernistes, qui nous contraignaient à n'apprécier les œuvres que par leur nouveauté, ou d'après leur postérité, Mahler et Strauss nous apparaissent enfin comme les égaux des plus grands compositeurs du XIX^e siècle.

LA FIGURE BELLE

Une figure particulièrement pénible est celle qui consiste à prétendre s'excuser d'un trait qu'on présente comme fâcheux, mais qui jouit en fait de toute la sympathie du public. C'est un procédé très français, dont tout Molière est marqué. Aujourd'hui, ses modulations les plus courantes vont de « – Bien sûr, je suis un idiot, je fais toujours confiance aux gens » jusqu'au fameux « – J'ai un défaut terrible, il faut toujours que je dise ce que je pense », en passant par « – Vous savez, moi je sors de ma province » et « – C'est sans doute une question très naïve, mais... » J'ai entendu par hasard, l'hiver dernier, un jour de grève radiophonique, une chanson construite tout entière selon ce modèle. Cela s'appelait peut-être La Parisienne. Je cite de mémoire, et très approximativement, mais il n'y a pas de doute quant au schéma : « J'suis pas à la mode, j'suis pas lesbienne, j'suis

vraiment godiche, je n'me drogue même pas, j'suis pas distinguée, j'habite pas l'Île-Saint-Louis... etc., etc.» Renseignements pris, l'interprète s'appellerait Marie-Paule Belle. Nous nommerons donc cette figure *La figure Belle*.

RAISON PAR BÊTISE

Certaines erreurs ne peuvent attirer que les gens suffisamment intelligents pour opérer le saut périlleux intellectuel qu'elles impliquent, de sorte que, apparaissent-elles un jour clairement comme erreurs, ceux qui ne s'y sont pas risqués, par pure faiblesse et pusillanimité, ont beau jeu de se frotter les mains.

Nombreux sont ceux qui nient pas rejoint le P.C., après la Libération, parce qu'ils n'avaient pas de conscience et de culture politiques suffisantes pour percevoir les bonnes raisons qu'il y avait de le faire.

Si le lacanisme venait à s'effondrer, tous ceux qui n'y ont jamais rien compris, ou qui sont trop paresseux pour y aller voir, ne manqueraient pas de rappeler : — J'avais toujours dit que c'était un attrape-nigauds.

Donc, amalgamés parmi ceux qui évitent une erreur, ceux qui sont trop intelligents (cultivés, réfléchis, etc.) pour y tomber, et ceux qui ne le sont pas assez.

(Idée d'un individu qui serait *trop bête pour être fasciste*.)

(La princesse P, qui avait toujours désiré passionnément une didacture impitoyable, mais qui détestait Mussolini parce qu'il avait été socialiste, put se vanter, en 43, d'avoir été une des premières opposantes, et des plus constantes, au fascisme.)

UN CIEL MOBILE ET LÉGER

« Je continuai à aller aux Champs-Élysées les jours de beau temps, par des rues dont les maisons élégantes et roses baignaient, parce que c'était le moment de la grande vogue des Expositions d'Aquarellistes, dans un ciel mobile et léger. »

Proust, *A l'ombre des Jeunes filles en fleur*,
Pléiade, I, p. 489

VISCONTI

Si un artiste éprouve une fascination quasi amoureuse pour un ensemble de signes, la condamnation politique ou morale qu'il peut porter sur eux, plaquée, aura toutes chances d'être impuissante. Visconti, cinéaste communiste, avait peut-être pour projet d'exposer les tares des vieilles classes dirigeantes, mais il n'est parvenu qu'à donner d'elles la représentation la plus séduisante qui existe au cinéma.

LE ROI D'ESPAGNE

Le fantasme politique, chez moi, est presque toujours réactionnaire. A un certain niveau, par exemple, et qui peut aller jusqu'à affleurer dans la conversation entre amis, je déplore la chute de régimes archaïques, en particulier les monarchies. A la mort de Franco, je me suis réjoui, « quelque part » de voir un roi en Espagne et lui ai souhaité de s'établir durablement, tout en désirant, « ailleurs », intellectuellement, que ce petit crétin mis en place par le dictateur soit renversé au plus vite.

(Ce conflit entre le désir fantasmatique et le désir intellectuel – conflit mineur, malgré tout, le second terme, bien entendu, l'emportant haut la main dès qu'il s'agirait de prendre pratiquement position – a été résolu, ici, de façon inattendue, le roi d'Espagne, au fil des années, et jusqu'à présent, apparaissant comme bien moins bête que je ne l'avais jugé d'abord, et la monarchie, objectivement, comme un régime assez satisfaisant, peut-être, pour l'Espagne : après tout, il n'y a pas de raison de se montrer moins royaliste que les socialistes espagnols.)

ABRI

Je vois des discours qui passent, et je pourrais les prendre, comme des autobus.

EXEMPLE

Ces deux-là, dont je ne fais qu'évoquer les grandes lignes, tant ils sont connus :

1) La plupart des musiciens des grands orchestres français ont une attitude de petits fonctionnaires revendicatifs, toujours l'œil sur leur montre, à calculer le temps de travail, les heures supplémentaires à tarif double, les primes, leur position sur le tableau codifié d'avancement. S'il s'agit d'obtenir d'eux une répétition supplémentaire il faut se lancer chaque fois dans des négociations interminables avec leurs représentants syndicaux. Ils ne sont même pas foutus, après un concert, d'attendre la fin des applaudissements : ils se lèvent et ils s'en vont en bavardant. Comment voulez-vous faire de la musique dans ces conditions, avec cet esprit-là ? Etc.

2) Sous prétexte d'Art et de Musique et de Culture avec toutes sortes de majuscules, le pouvoir, les chefs d'orchestre souvent et une bonne partie du public veulent oublier et faire oublier que les musiciens sont des travailleurs comme les autres, qui ont des familles, des gens qui les attendent, et qui doivent gagner leur vie. Le coup de la Vocation, du Sacerdoce et de la Mission sacrée, c'est bien joli, mais quand ça sert à vous faire répéter une fois de plus le même passage à deux heures du matin, sur un caprice du chef qui de toute façon sera le seul à en tirer gloire, c'est un peu dur à avaler, etc., etc.

AUTRE

1) Que la modernité, en Art, se reconnaît à ceci qu'elle entraîne l'amateur dans les coulisses de l'œuvre, lui montre

le travail se faisant et même, éventuellement, l'invite à y participer, expose le processus de production, etc. Honnêteté, refus du mythe de l'Inspiration-don du Ciel, articulation idéologique au Travail.

l2) Elégance et politesse de l'artiste classique, qui présente l'œuvre en dissimulant autant que possible l'effort qu'elle lui a coûté, qui travaille à dissimuler son travail.

(Entre mille, Chopin, très classique en cela : – Par un dernier effort, j'efface jusqu'à la trace de l'effort.)

AUTRE ENCORE

1) Que le sport doit être gardé pur de toute compromission avec le racisme, l'impérialisme, le fascisme, le fanatisme, le terrorisme étatique, etc. ; qu'il faut exclure des compétitions internationales les équipes pratiquant la ségrégation raciale, celles mêmes qui, intégrées, représentent des pays ségrégationnistes, et celles encore qui ne respectant pas ce principe d'exclusion ont accepté de rencontrer les précédentes ; qu'il ne saurait être question d'aller jouer dans les pays qui bafouent les libertés publiques, pratiquent l'internement arbitraire, la déportation, la torture ; qu'à ceux-là il faut faire sentir par tous les moyens qu'ils sont isolés, méprisés, rejetés par la communauté internationale. Images alors de stades au bord des camps de concentration ; de jeux sous les barreaux des prisons ; clameurs mêmes des foules en joie, enthousiastes, couvrant les cris qui s'élèvent des officines à sévices. Caution à la force brute, au cynisme, à la tyrannie, à l'horreur, etc.

2) Que le sport doit être gardé pur de toute compromission avec la politique, nationale ou internationale ; qu'ils n'ont rien à voir l'un avec l'autre ; que la grandeur du sport tient justement à cette autonomie ; que l'idéal olympique se situe précisément au-dessus de la mêlée ; que les compétitions sont une trêve sacrée, une des seules occasions offertes aux ressortissants de nations rivales, ou même ennemies, de se rencontrer, de se connaître, de confronter leurs opinions dans le respect mutuel ; qu'elles sont ainsi un instrument de paix ; que les représentants d'un état ne sont pas cet état ; que jouer dans un pays, ou avec les représentants d'un pays, ce n'est en aucune façon donner à ce pays, à son gouvernement, à leurs positions, un témoignage de sympathie politique ou morale ; etc.

(Mais j'aurais tout de même légèrement tendance, en l'occurrence, et d'emblée, à monter plutôt dans le deuxième discours, parce qu'il est aux couleurs de la convention, de la médiation de l'expression, de la suspension artificielle du vouloir-dire, de la division du sujet, de la duplicité.

Que tout soit politique, la part de vérité de ce cliché nous est bien connue. Faut-il pour autant s'y abandonner sans résistance, et interdit-elle rigoureusement une décision arbitraire d'exclusion, le loisir civilisé d'un *faire comme si* ?

Hélas, croire encore aux vertus d'une objectivité de convention pure, et qu'il est bel et bien possible, à l'Université, par exemple, de parler de cristallographie, du Bassin de la Charente, du Congrès de Tours ou même de Hegel ou de Marx sans s'investir entièrement comme locuteur dans l'exposé ou la discussion, cette conviction, dans un temps de passion pour la sincérité, et où chacun se fait une gloire de s'exprimer entier

sur chaque point et d'arborer continuellement la totalité de soi à sa boutonnière, n'a pas bonne presse.

Appartient-on à des mouvements littéraires divergents, à peine peut-on encore être amis ; à des partis opposés, on ne saurait se rencontrer sans trahison. Au XVIII^e siècle, les conflits même armés entre les états ne troublaient presque en rien les rapports entre leurs ressortissants respectifs, Sterne voyageait assez tranquillement à travers la France en pleine guerre de Sept ans, et les militaires eux-mêmes échangeaient des civilités entre deux batailles. En 1914, les musiciens français, Debussy en tête, se croyaient obligés d'accumuler les sottises sur la « musique boche ».

Aujourd'hui les acteurs qui ont trop incarné les traîtres ne peuvent plus incarner les héros, c'est tout juste si les joueurs de tennis consentent encore à se serrer la main, à toute vitesse et de préférence sans se regarder, en fin de partie, et certains avocats, incapables de concevoir plus longtemps leur rôle comme rôle, refusent de défendre les auteurs de crimes odieux et ne plaident plus que pour des gens de leur bord, à qui le public, par un juste retour, les associe chaque jour davantage.

Une pensée seule de la fragmentation du sujet peut s'accommoder d'accords partiels, où l'être ne s'engage que sur des points limitativement définis, et d'une localisation des différends. Mais les conventions, comme les règles de la politesse, ne peuvent être observées qu'à plusieurs, et leur partisan, si décidé qu'il soit à les respecter, est fatalement tenté d'y renoncer s'il les voit, ou d'autres, bafouées en face : traités internationaux, droits des gens, droits de l'homme. Difficile d'inviter à venir faire chez vous, avec quelques amis, de la musique de chambre, le général ennemi, mais excellent altiste, qui la semaine précédente a fait fusiller trente otages. Stades au bord

des camps, clameurs enthousiastes au pied des prisons, retour au premier discours.)

RAISON PAR INDIFFÉRENCE

D'aucuns, s'ils ne sont pas homophobes, c'est par total amoralisme : – Oh, vous savez, en ce qui me concerne vous pouvez bien tuer père et mère, trahir vos amis ou violer des petits garçons, pourvu que vous m'foutiez la paix...

ÇA VA PASSER

X, chaque fois que passe une mode intellectuelle quelconque, qu'il s'agisse de Marx, de Freud (X est américain) ou du structuralisme, dit : – Chic, encore un tas de livres que je n'aurai pas besoin de lire.

De tout ce qui lui demanderait un effort quelconque, *il attend que ça passe.*

POUR L'HYPOCRISIE

J'étais indigné, à dix-sept ans, lorsque ma grand-mère, « qui était une sainte » parlant de telle ou telle femme qu'elle ju-

geait « merveilleuse moralement », ajoutait : – Et pourtant elle est d'un milieu très modeste...

Aujourd'hui, sans souscrire certes à ce prétendu paradoxe, j'ai tendance à me ranger aux présumées qui le fondent : que la qualité du comportement moral (social, quotidien) n'est pas seulement une affaire de *nature*, bonne ou mauvaise, mais aussi de connaissance (de réflexion, d'éducation, de maîtrise d'un code). Cette idée n'est pas à la mode. Et si nous vivons aujourd'hui parmi les sauvages, c'est parce que le mythe sacrosaint de la *nature*, avec tous ses corrélats, la *franchise*, la *sincérité*, etc., a laissé s'effondrer toutes les conventions élaborées au cours des siècles pour rendre (superficiellement, oui, mais ce n'était déjà pas si mal) les rapports plus policés, plus doux, moins agressifs et plus généreux.

(La courtoisie populaire, genre français de *Saint-André-des-Champs*, qui ne le cédait en rien, quant à sa complexité, à la politesse bourgeoise, s'est délabrée tout autant qu'elle.)

FEINTE

La plupart des progrès du libéralisme ont été accomplis sinon contre la démocratie, du moins en biaisant avec elle.

(A moins que la démocratie elle-même ne soit qu'une façon de biaiser au mieux avec la règle de la majorité.)

LES DROITS DE LA DÉFENSE

C'est lorsque le crime est le plus affreux que les garanties juridiques dont bénéficie le suspect (le prévenu, l'accusé, le condamné) sont le plus nécessaires.

PELLICULE

On sent bien, à l'hystérie du public, lorsqu'un crime particulièrement épouvantable a été perpétré, qu'un enfant a été violé et assassiné, par exemple, ou bien, en sens inverse, à son indulgence, voire à son approbation, lorsqu'un propriétaire a tué un cambrioleur, on sent bien, alors, que la civilisation n'est qu'une lamelle d'une infime épaisseur, et que si quelques obstinés n'étaient pas là pour la protéger, les réactions naturelles de la majorité auraient tôt fait de la briser.

RAJOUT II

Je suis indigné du peu d'indignation que suscite (c'est lâcheté, je l'espère), la prise en otage, avalisée par le « gouvernement » iranien, du personnel de l'ambassade américaine à Téhéran. Ceux qui peu ou prou excusent ce geste rappellent les horreurs subies par les Iraniens au temps du shah, les criminelles compromissions des États-Unis ou leurs exactions, sans comprendre que les conventions (diplomatiques, ici, internationales) ont été instituées précisément pour les cas où il serait le plus légitime (mais néanmoins funeste) que les règles habituelles (indispensables) soient abandonnées.

Si la pratique inaugurée à Téhéran fait école, comme il est à craindre, n'importe quel gouvernement mécontent de n'importe quel autre n'aura qu'à prendre en otages ses représentants diplomatiques, et ce nouveau recul de la convention sera, comme toujours, un recul de la civilisation.

MOLIÈRE ET PROUST

Quelle chance si à Molière, si pesamment « doxique », presque toujours, se substituait, comme figure tutélaire des lettres françaises, Proust, dont la subtilité nous touche si fort parce qu'elle n'est pas seulement esthétique, mais éthique.

MASSACRE

Une forme de folie bathmologique ressemble à celle de ces obsédés qui ne peuvent faire un pas sans penser aux millions d'êtres minuscules qu'ils sont en train d'écraser. Le bathmologue fou ne peut prononcer une phrase sans songer à tous les discours qu'elle écrase.

SUBTILITÉ

Que la subtilité est une qualité morale. Elle distingue. Elle accepte de prendre en compte le particulier, la nuance, l'exception.

Le totalitarisme arrête là où il lui convient, d'un coup de poing, le jeu des discours (et le plus tôt est le mieux). Sa devise est celle de toutes les bureaucraties et de tous les obscurantismes : *je ne veux pas le savoir*.

La subtilité est aussi une vertu politique, et en tant que telle parfaitement naïve, ou désespérée, puisqu'elle ne fait que distinguer, diviser, séparer. Un homme politique, à chaque degré nouveau de subtilité qu'il donnerait à ses discours, perdrait des voix.

L'ARME ABSOLUE

Certains groupes, de par les injustices ou l'horreur qu'ils ont subies, se trouvent disposer d'une espèce d'arme absolue de langage, dangereuse en tant que telle. Parce que ces accusations ont presque toujours, dans le passé, été proférées à bon droit, si un juif vous traite d'antisémite, une femme de phalocrate, un homosexuel d'homophobe, vous êtes immédiatement suspect, et vos explications éventuelles ne feront que vous enferrer.

CHANTAGE

La moins bathmologique des proclamations c'est : « Ceux qui ne sont pas avec nous sont contre nous. »

JANE FONDA

Jane Fonda n'arrive toujours pas à croire que les Nord-Vietnamiens puissent être des tortionnaires.

(Et nous : que les victimes puissent être des bourreaux, les ennemis de nos ennemis nos ennemis, les révoltés du tiers-monde quotidiennement réactionnaires, les chefs du mouvement de libération homosexuelle des exploiters capitalistes, etc.)

ISRAËL

L'Occident a essayé d'expier, vingt ans durant, sa culpabilité monstrueuse à l'égard des juifs en refusant d'envisager que l'Etat d'Israël puisse être coupable de la moindre injustice à l'égard des Palestiniens (et à fortiori de sévices).

DANS LES CAMPS

L'horreur exercée dans les camps de concentration par certains déportés sur certains autres, c'est plus que nous ne sommes prêts, aujourd'hui encore, à envisager.

LÂCHAGE

La tentation est toujours forte, pour parvenir à une transaction avec la Doxa, et dans l'espoir qu'elle acceptera l'essentiel d'une revendication, de lui sacrifier les éléments les plus exposés du dossier. Ainsi, en France, les homosexuels, pour se faire accepter de la majorité du public, ont-ils souvent tendance à lâcher les *folles* et les pédophiles. Et de fait il n'est pas facile d'expliquer que les homosexuels dans leur ensemble ont peu de rapport avec l'image populaire de la *folle* et ne sont pas plus attirés par les enfants que les hétérosexuels, sans avoir l'air de vouer aux gémonies, du même coup, ces deux minorités d'une minorité qui ne veut pas être réduite à elles.

CONDITIONS

De même : une nouvelle offre du libéralisme hétérosexuel prend la forme d'un « pourvu qu'ils s'aiment ». Et s'ils ne font que se désirer, alors ?

DE SUITE

Comme à beaucoup de gens il est impossible de faire comprendre les subtilités et l'usage correct de certaines expressions, telles *de suite* ou *je m'excuse*, on préfère, en désespoir de cause, les bannir entièrement ; de sorte que le malheureux qui les emploie à bon droit se voit aussitôt morgué par ceux-là

mêmes dont on a jugé qu'il était plus simple de les leur interdire tout à fait.

(Il est préférable sans doute de déclarer la torture épouvantable et criminelle dans tous les cas, plutôt que de tenter de circonscrire les rarissimes hypothèses d'école (le terroriste à la bombe atomique cachée, etc.) où elle serait peut-être légitime.)

LES DEUX ENNUIS

J'ai toujours regretté qu'il n'y ait qu'un seul mot pour désigner deux états qui me paraissent presque sans rapport l'un avec l'autre : l'ennui *social*, toujours lié à une privation de liberté, ennui de certains dîners, de certaines conversations, qui m'est très familier, et le grand ennui, quasi-métaphysique, celui qui se savoure dans la solitude, quand on ne sait que faire de son temps, et qui m'est complètement inconnu.

(Pour résumer, je dirai prétentieusement que les autres m'ennuient beaucoup (je le leur rends bien), mais que je ne m'ennuie jamais.)

LES INTELLECTUELS EN PLACE

Régis Debray, et d'autres après lui, fantasment un corps d'intellectuels qui se seraient emparés des médias et les monopos-

liseraient à leur profit. Je crois que l'inverse exactement est vrai : que les médias ont pratiquement inventé des intellectuels à leur usage, intellectuels de consommation, souvent sans œuvre, pratiquement, dont le type était par exemple le défunt Maurice Clavel et la version la plus au point les Nouveaux Philosophes. Et tandis que ces histrions de la pensée occupent effectivement toute la scène, les « vrais intellectuels » (j'emploie l'expression provisoirement, me rendant bien compte du ridicule et du danger qu'elle implique) et leur discours sont en fait chassés, plus qu'à aucun moment de notre histoire culturelle, des lieux du débat, privés de contact avec le public, quasiment exclus non seulement de la télévision, de la radio, des journaux, mais même, désormais, des magazines dits « littéraires », où est refusé tout article non conforme au modèle petit-bourgeois standard¹.

Un autre tour de passe-passe très répandu, et particulièrement révoltant, à mon sens, c'est de taxer de « terroristes » des discours traqués, expulsés de partout, sans armes et sans pouvoir, qui ne menacent rien ni personne, et n'ont plus pour refuge que quelques revues éternellement moribondes ou certains colloques campagnards. Ne s'en privent pas nombre de chroniqueurs littéraires attitrés de grands quotidiens nationaux, qui ne manquent pas une occasion d'exciter leur public contre les ridicules prétendus (et parfois réels, certes) de langages qui n'ont d'autre titre à leur animosité que de ne ressembler point au leur.

¹ Je ne sache par exemple que les grands « séminaristes », dont l'enseignement a constitué sans doute l'un des traits essentiels de la vie culturelle en France dans les années soixante et soixante-dix, Barthes, Foucault, Lacan, Derrida, Deleuze, Lyotard ou Michel Serres, je ne sache pas qu'ils encombrant les petits écrans.

INDÉFENDABLE

Que jusque sur France-Culture on entende désormais des gens qui prononcent le *au* de *autre* comme le *o* de *botte*, ou le *heu* d'*heureux* comme celui d'*heure*, m'exaspère. Pourtant la prononciation rigoureuse et codifiée du français, basée comme elle l'est seulement sur des préjugés de classe et sur le racisme régional, n'a plus pour la prendre en charge, aujourd'hui, aucun discours décentement soutenable. Sauf peut-être à tirer argument (spécieux) de sa faiblesse même, de l'abandon où elle est tombée, et de ce que bien loin d'être en fait dominante, elle ne trouve pour la défendre aucune voix désormais.

A cette tentation je ne cède point : ce goût est ville ouverte.

PIVOT

Pivot porte admirablement son nom : c'est à lui que s'inverse, en France, aujourd'hui, la rentabilité économique et critique de l'intelligence littéraire. Tant que votre intelligence s'élèvera vers le niveau de celle de Pivot (je veux dire bien sûr de son émission), l'accueil fait à vos livres sera d'autant plus favorable : dès que, ayant dépassé ce niveau, elle s'en éloignera, les louanges iront déclinant.

MOLIÈRE

Ce qui m'exaspère dans la figure de Molière, c'est que sur lui, dont les choix ont été si efficacement en accord avec son

temps (politiquement : le roi ; idéologiquement : la bourgeoisie ; et en presque tout le fameux *bon sens*), on veille plaquer *en plus* l'image du *maudit*, ou du moins de la victime traquée.

OBSCÈNE

De certains mots dont l'acception courante tend à tomber en désuétude on se demande s'il vaudrait mieux y renoncer tout à fait ou continuer à les employer, mais dans des sens nouveaux, déplacés : ainsi de *vulgaire*, ou d'*obscène*.

Taxer d'obscène ce qui touche de trop près au sexe n'est plus d'un grand efficace, mais je serais assez tenté d'appliquer le mot à Léo Ferré, par exemple, que je ne puis voir à la télévision sans ressentir, de sa manière de flatter profondément la Doxa tout en ayant l'air de la prendre à rebrousse-poil, de son effrayante maîtrise de la *figure Belle* (cf. *supra*, p. 78), une gêne proche de la nausée. Et je qualifierai d'autant plus volontiers d'*obscène* le texte suivant de Marguerite Duras, prospectus pour *Navire Night*, qu'à l'époque de la sortie de ce film, et de la pièce du même titre, je pratiquais beaucoup le *réseau*, sur l'horloge parlante, moyen trop simple et trop fécond de faire des rencontres, ou simplement de bavarder avec des inconnus, pour que les autorités ne l'aient pas sabordé au plus vite. Voici :

« Chaque nuit, à Paris, des centaines d'hommes et de femmes utilisent l'anonymat de lignes téléphoniques non attribuées qui datent de l'occupation allemande, pour se parler, s'aimer.

Ces gens, ces naufragés de l'amour, du désir, se meurent d'aimer, de sortir du gouffre de la solitude.

Ces gens (...) qui crient la nuit dans le gouffre se donnent des rendez-vous. Ces rendez-vous ne sont jamais suivis de rencontres. Il suffit qu'ils soient pris. Personne n'y va. C'est l'appel lancé dans le gouffre, le cri qui déclenche la jouissance. (*Etc., etc.*) »

JEANS

Je me souviens avoir été légèrement vexé, et surtout désespéré, vers 1970, lorsqu'il était encore un peu inventif de porter des jeans, avec un smoking ou avec la veste et le gilet d'un costume, de m'entendre dire, par un ami qui me voyait dans l'une de ces tenues : – C'est bête que tu n'aies pas aussi le pantalon.

(Un tour supplémentaire de cette histoire c'est qu'il est très possible qu'effectivement je n'ai pas eu le pantalon assorti.)

AMANTS, HEUREUX AMANTS

« Ainsi il est probable qu'une lettre qui ne serait pas entièrement composée de phrases toutes faites et de formules lui paraîtrait une lettre mal écrite et l'ouvrage d'un ignorant. De

même un homme dont la conversation n'est pas du type de conversation qui lui est *familier* lui paraît bizarre, naïf et même mal élevé. Comment lui faire comprendre que j'ai dépassé ces choses mêmes qu'elle croit que je n'ai pas encore atteintes, que je me suis depuis longtemps débarrassé de ces affectations qu'elle approuve, et que c'est justement la lettre faite de formules et de clichés qui est d'un ignorant ? »

Valéry Larbaud, *Amants, Heureux Amants*,
Pléiade, p. 623. Et p. 637 :

« Et encore : que si je reste à Montpellier au lieu d'aller sur la Riviera, c'est parce qu'il est " plus original " d'être ici (...) Si elle avait dit : " moins banal " ; mais non, elle voulait bien exprimer que, si je passais l'hiver ici au lieu de le passer sur la Riviera, c'était par un désir de me distinguer et d'étonner mes amis et connaissances ; elle trouvait cela tout naturel. »

Vif sentiment « bathmologique », chez Larbaud, presque autant que chez Proust, et souvent, mais c'est inévitable, sous la métaphore de la mode : « L'autre jour, la grosse marchande de poisson qui a dit, en me montrant à la femme qui était avec elle : « Bienn habillé, mais pas lé sou dann lla pôche ! » Le malentendu : j'ai été vexé par les deux premiers mots : personne, ni surtout une marchande de la rue, n'aurait dû s'apercevoir que j'étais habillé avec soin » (Pl., p. 642). Ou bien c'est au sujet des rapports entre milieux sociaux ou culturels différents. La gouvernante-maîtresse de Marc, à Londres, dans *Beauté, mon beau souci...* le considère « un peu comme son inférieur, au point de vue intellectuel », parce qu'il ne tient pas à discuter avec elle, à tout propos, de Swedenborg, de Kant ou de Bergson. (Combien d'entre nous auront été jugés débiles par tel ou telle pour avoir préféré

une comédie américaine bien ficelée au dernier drame psychologique et social hongrois ou ruthène ?)

La conscience des niveaux affleure même un peu trop explicitement, quelquefois, chez V. L. Et de ce point de vue « Comment lui faire comprendre... » est fâcheux.

L'ENFANCE D'UN BATHMOLOGUE

« Lorsque j'étais enfant, ma mère répondait à mon amour, et me témoignait le sien, de la façon la plus erratique qui soit. Elle me noyait dans une tendresse emphatique quand je ne songeais à rien moins, et si, après cela, plein de confiance, je venais à elle pour être consolé, rassuré, choyé, elle pouvait se montrer de glace et me repousser, distraitement, ou presque violemment. Cette singularité a conditionné, je crois, toute ma vie. Je suis incapable de témoigner la moindre affection sans l'assurance qu'elle sera payée de retour : c'est pourquoi, si j'aime plaire, séduire m'ennuie. Sans doute ma sexualité a-t-elle été influencée par cela, et par le schéma traditionnel, auquel je crois sans y croire, selon lequel les hommes, toujours, doivent proposer, insister, faire un siège, et les femmes résister. Trait particulièrement fâcheux pour un Américain, je suis socialement dénué de toute initiative, incapable d'adresser la parole à quiconque, et crainte d'être éconduit j'attends des autres, toujours, qu'ils fassent le premier pas. J'ai horreur de demander quoi que ce soit, et si, contraint, je m'y résouds, je commence par dresser pour la personne que je sollicite une liste complète des arguments qu'elle peut m'opposer, pour que du moins ils viennent de moi-même. Et j'aurais tendance à croire que cette particularité de ma nature explique aussi bien des traits de mon travail. Je ne

puis avancer la moindre proposition que bardée d'innombrables précautions : je dis ceci, mais je suis le premier à penser qu'on pourrait dire aussi bien le contraire exactement ; d'ailleurs, est-ce bien moi qui parle ? Avec quel degré de sérieux ? Et je ne puis faire un récit sans exposer du même mouvement ce qu'ont de vain et d'illusoire tous les récits. Sans cesse je m'efforce de désamorcer, de désarmer, de rendre par avance moins douloureux, en les prévenant, en les incorporant presque, la critique et le rejet... »

Duane Marcus, *Who? Me?* p.193

DISSIDENTS

Jamais la perfection incomparable (car les Nazis, tout de même, n'avaient pas eu le temps d'y atteindre) de la dictature soviétique ne se manifeste aussi clairement qu'à observer, sur des sujets aussi divers que la religion, le sexe, l'art moderne ou la littérature, ses opposants, ses rescapés, les « dissidents » : non seulement soixante années de l'histoire culturelle de l'Occident (et bien des années aussi de l'histoire culturelle de la Russie) sont pour eux, littéralement, non avenues, mais ils semblent, pour la plupart, et à corps défendant, peut-être, imprégnés des tropismes de l'esprit soviétique.

DÉPLACEMENT

Dans certains milieux, surtout intellectuels, le discours anti-

homosexuel moralisateur, considéré désormais comme bête, vulgaire, démodé, provincial, etc., n'est pratiquement plus tenable. Mais il arrive qu'il se déplace et réapparaisse sous un déguisement inattendu. Ainsi chez cette jeune femme qui me disait n'avoir aucune objection *morale*, certes, à ce que des garçons aient ensemble des rapports sexuels dans des jardins publics, mais que d'un point de vue *esthétique*...

(Une variante bien connue de ce déplacement est celle qui consiste à dire des films ou des livres pornographiques qu'ils sont tellement *ennuyeux*. Mais le cas est un peu plus compliqué puisque, la plupart des films et des livres pornographiques étant effectivement assez ennuyeux, il faut ici faire le départ, une fois de plus, entre l'*en deçà* et l'*au delà*.)

RAJOUT III

(*Apostrophes*, le 21 décembre 1979)

Bernard Pivot : – Jacques Laurent, à propos de votre livre, (*La Distinction*), faisait remarquer dans *le Figaro* qu'en fait, depuis deux siècles, ce sont les couches supérieures de la population qui imitent celles qui sont en dessous d'elles, qui les pillent littéralement, leurs façons de vivre, de s'habiller, etc.

Pierre Bourdieu : – Oui. Je crois que c'est un peu naïf. Là encore, il faut faire intervenir la *distinction*. *Chaque groupe essaie de se démarquer de celui qui est le plus proche de lui*. Mais il n'y a pas toujours un éventail de possibilités infini.

Très souvent c'est oui, c'est non, et on est bien obligé d'en revenir à oui. La pauvreté choisie, ce n'est pas la même chose que la pauvreté imposée. La deux-chevaux de l'intellectuel, ce n'est pas la même chose que la deux-chevaux de l'ouvrier.

(je cite de mémoire et ne puis garantir l'exactitude de chaque parole. C'est bien entendu, moi qui souligne.)

GIORDANO ET CILEA

Gide faisait déjà remarquer que les bourgeois aimaient dans Richard Strauss, en toute bonne conscience, des vulgarités qu'ailleurs ils ne s'autoriseraient pas à goûter.

De fait en ces histoires de « degrés » entre beaucoup d'hypocrisie, puisqu'elles offrent éventuellement un discours de soutien à tous les goûts, même les moins défendables. Je peux bien prétendre que c'est au *n^{ème}* degré que j'aime Giordano ou Cilea, mais il y a aussi que mes goûts musicaux « naturels » sont particulièrement flasques.

A DURAS LANG

X, rencontré le mois dernier, s'étonnait de ce que je lui dise aimer assez tel film nouveau de bonne facture classique, alors qu'il y a dix ou douze ans, quand nous étions étudiants, je lui avais fait honte, paraît-il, de son admiration pour Vis-

conti, et avais défendu auprès de lui un cinéma de recherche et d'avant-garde.

Et il est vrai que j'ai cessé de demander au cinéma autant d'invention qu'aux autres arts, et lui applique désormais des critères tout à fait différents. Le cinéma, après tout, n'a pas produit, au cours de son histoire une seule preuve d'un niveau artistique équivalent à celui des grands chefs-d'œuvre littéraires de ce siècle. Les impératifs commerciaux auxquels il est soumis, la dépendance inévitable où sont placés les créateurs par rapport aux producteurs, aux acteurs, aux techniciens et même aux distributeurs, les empêchent apparemment d'inventer un art vraiment autonome, et les quelques tentatives en ce sens ne sont pas très encourageantes. A Straub et à Garel je préfère mille fois Hitchcock ou Huston, à Duras Lang et même à Hanoun Visconti.

(Que le cinéma aurait fait *l'économie* de la modernité ?)

RIGUEUR ET LAXISME

Plus d'un qui se montrent à l'extrême rigoureux dans un art, et surtout s'ils le pratiquent, dans les autres se reposent, et affichent le plus grand laxisme, s'y abandonnant sans remords à leur goût « naturel ».

(A propos de X, conceptualiste dur, qui ne veut voir au cinéma que des comédies hollywoodiennes.)

« Je m'aperçois donc que le grand ennemi pour moi, le seul ennemi peut-être, et sans doute depuis toujours, c'est d'une façon générale, le sens. » Le refus de Robbe-Grillet à l'égard du sens, qu'il n'a jamais théorisé vraiment, bien sûr, le place cependant dans une position théorique inexpugnable, ou plutôt théoriquement inexpugnable, inexpugnable par la théorie. Jointe à son habileté manœuvrière, et à sa verve naturelle, elle lui permet d'affronter toutes les situations, et même un passage à *Apostrophes*.

Tout sens est nécessairement idéologique. Dès que j'é mets du sens, je suis parlé.

NOUVEAU ROMAN

La scie journalistique quant au Nouveau Roman, depuis plusieurs années déjà, c'est qu'il n'est plus nouveau, ce qui est exact, et qu'il est « dépassé », ce qui malheureusement est moins sûr. Car ceux qui veulent si vite l'enterrer ne l'ont guère fréquenté, pour la plupart, et ne sont pas très familiers, c'est le moins que l'on puisse dire, de ce qu'il a à offrir. Comment pourraient-ils revenir à ce qu'ils n'ont jamais quitté ? Comment pourraient-ils rendre désuet Claude Simon s'ils écrivent comme Hervé Bazin ? *Mutatis mutandis* (et c'est beaucoup, je le reconnais), ils sont comme ces musiciens, et ces mélomanes, qui pendant plus d'un demi-siècle après la mort de Beethoven ont prétendu qu'il était « dépassé », alors qu'eux n'étaient pas arrivés jusqu'à lui. Qu'il soit temps d'aller *au delà* du Nouveau Roman, c'est très vraisemblable, et il est

bien possible même que cet *au-delà* implique un *retour*¹ à des formes combattues ou négligées par lui : encore faut-il que ce retour soit informé, instruit par l'expérience.

BOURDIEU ET VIRGINIA WOOLF

Il serait intéressant d'examiner dans quelle mesure les trois catégories de goûts relevées par Bourdieu (*populaire, moyen, légitime*) coïncident avec la vieille classification, trop étroitement connotée socialement, certes, mais étonnamment opératoire, qui avait cours à Bloomsbury : *low-brow, middle-brow, high-brow*. En fait il est probable que la plus grande partie du *goût légitime* de Bourdieu s'ajoute au *goût moyen* pour s'inscrire au sein du *middle-brow*.

Duparc, je crois, dans *Travers*, donne pour trait essentiel de la culture *middle-brow* le désir de sens. « Le vouloir dire en relève toujours, de même que le besoin d'expression, et la volonté d'être compris. » Ce n'est pas inexact, mais il y a quelque danger à tenter Je définis par leur contenu des catégories dont tous les éléments peuvent se déplacer à l'infini.

L'EXHIBITIONNISTE

X se plaint très fort de ce que traversant le parc de Saint-Cloud avec sa fille elles aient vu sortir d'un buisson un

¹ « Un peu d'écriture éloigne du monde, mais beaucoup y ramène. »

homme qui a écarté devant elle, sur sa nudité, et selon le geste furtif consacré par l'usage, les pans de son pardessus. X a mis une main sur les yeux de sa fille et l'a précipitamment entraînée. Il me semble qu'il aurait été préférable, et moins traumatisant, d'expliquer calmement, sur place, ce que c'est qu'un exhibitionniste, et que son inoffensif petit travers vient d'une importance exagérée accordée de part et d'autre à ce qui n'en a guère.

(Maintenant que les parents se montrent nus à leurs enfants, et que de la nudité on ne fera plus, espérons-le, toute une histoire, les exhibitionnistes de jardin public vont-ils disparaître ?)

TRADUCTIONS

Les traducteurs sont souvent trop timides : ils craignent, à conserver dans leur langue les étrangetés et les ambiguïtés de l'original, qu'on ne les impute à leur maladresse ; aussi réduisent-ils par prudence, choisissant un sens clair pour plusieurs qui flottaient, le mot ou la construction usuels pour rendre des audaces ou des bizarreries.

Eliot lui-même, dans sa traductions de Perse, n'échappe pas à ce reproche. Mais un vers de Bonnefoy donnera un exemple meilleur : *Mourir est un pays que tu aimais*. Sa beauté, me semble-t-il, est largement due à la singularité qui consiste à définir comme espace, contrée, non pas un nom, ce qui serait

banal, mais un verbe actif¹. Or le traducteur américain écrit platement : *Death*...

Je n'ai jamais lu le roman de Hardy, *Tess of the d'Urberville*, mais j'ai toujours été enchanté par l'irréductible étrangeté de son titre. Cet *of the d'* me paraissait embrasser, entre ses membres fragiles, beaucoup de ce que peut être le plaisir littéraire. Mais l'éditeur français, au lieu d'intituler le livre *Tess des d'Urberville*, l'appelle simplement, de peur sans doute d'inintelligibilité, *Tess d'Urberville*.

DISCOURS CONNU

L'erreur serait de croire que ceux qui tiennent des discours depuis longtemps classés et répertoriés, et dont on sait exactement désormais à quels niveaux culturels (au sens le plus large) ils correspondent (pour « l'érotisme » contre la « pornographie », pour le « charme » contre le « sexy », pour « l'authentique » contre le « fabriqué », etc. Et les inverses), que ceux-là ne sont pas sincères : ils ne le sont hélas que trop.

PLAISIR AU WAKE

L'esprit *middle-brow*, tel qu'il s'incarne, par exemple, dans *Apostrophes* ou dans *Le Grand Echiquier*, aime à croire en une unité de la culture autour de la *valeur*. Corrélât nécessaire

¹ Blanchot écrit aussi : « Parler est un endroit étrange. »

et sympathique, cette valeur est pour lui toujours reconnaissable, en quelques mots exposable, et perceptible à quiconque met à la découvrir un minimum de bonne volonté.

(Semblable conviction, il faut le reconnaître, a été affichée ici et là par plusieurs tenants de la modernité, bien éloignés souvent du *middle-brow*, et qui ont soutenu, ingénuité, hypocrisie ou souci commercial, que n'importe qui peut trouver du plaisir à *Ulysse* ou même à *Finnegan's Wake*, à Stockhausen ou à Boulez, pour peu qu'à ces œuvres, à ces artistes, on porte, même en dehors de toute familiarité avec leur contexte, une attention un peu soutenue.

C'était déjà l'attitude prêtée par Proust à Madame de Cambremer-Legendin :

« Quand une dame noble d'Avranches, laquelle n'eut pas été capable de distinguer Mozart de Wagner, disait devant Mme de Cambremer : « Nous n'avons pas eu de nouveauté intéressante pendant notre séjour à Paris, nous avons été une fois à l'Opéra-Comique, on donnait *Pelléas et Mélisande*, c'est affreux », Mme de Cambremer non seulement bouillait mais éprouvait le besoin de s'écrier : « Mais au contraire, c'est un petit chef-d'œuvre », et de « discuter ». C'était peut-être une habitude de Combray, prise auprès des sœurs de ma grand-mère qui appelaient cela : « combattre pour la bonne cause », et qui aimaient les dîners où elles savaient, toutes les semaines, qu'elles auraient à défendre leurs dieux contre des Philistins. Telle Mme de Cambremer aimait à se « fouetter le sang » en se « chamaillant » sur l'art, comme d'autres sur la politique. Elle prenait le parti de Debussy comme elle aurait fait celui d'une de ses amies dont on eut incriminé la

conduite. Elle devait pourtant bien comprendre qu'en disant : « Mais non, c'est un petit chef-d'œuvre », elle ne pouvait pas improviser, chez la personne qu'elle remettait à sa place, toute la progression de culture artistique au terme de laquelle elles fussent tombées d'accord sans avoir besoin de discuter. »

Sodome et Gomorrhe,
Pléiade II, p. 812

« Il suffisait à chacun de nous de se consulter lui-même pour être en mesure, après une courte information, d'émettre sur n'importe quelle œuvre d'art un jugement. »

Proudhon, cité par Bourdieu, *La Distinction*, p.51)

PAUVRE PETIT MARCEL

Le titre de prince, en France, historiquement, et exception faite des princes de sang, n'a jamais été entouré d'une particulière considération (« Prince ne daigne... ».) Mais aujourd'hui, aux États-Unis, les filles de princes français, qui sont « princesses », sont considérées à peu près à l'égal de princesses royales, et le halo mythologique qui les nimbe est éminemment commercialisable, surtout dans le domaine des relations publiques, tandis que les filles de ducs qui n'ont aucun titre, ne font pas plus d'effet sur les Américains qu'une éventuelle Mlle Dupont du Gard ou Martin de l'Eure.

(On se souvient que Mme Verdurin pense que le *baron* de Charlus doit être bien flatté d'être présenté au *marquis* de

Cambremer, qu'elle place plus haut à table, à sa grande confusion, et qu'Odette, à propos du duc d'Orléans et du comte de Paris, dit : « C'est drôle, le fils est plus que le père. » Swann, dont les amis du Faubourg-Saint-Germain considèrent l'Elysée comme un endroit vulgaire et même un « mauvais lieu », dont on cache qu'on y met les pieds, avoue sans y penser et presque par modestie qu'il y déjeune couramment avec le Président de la République, ce qui produit l'effet d'une bombe sur ses relations bourgeoises et passe à leurs yeux pour une marque inouïe de vanité.)

DÉMODÉ

X, feuilletant ces notes, dit :

– Il y est trop souvent question de la « modernité ». Ça ne veut plus rien dire, c'est démodé.

ASSEZ GÉNIAL

Lorsqu'est apparue dans la langue courante, il y a quelques années, la tendance à relativiser adverbialement les adjectifs absolus, les résultantes apories bénéficiaient d'une certaine agréable légèreté.

Mais aujourd'hui qu'on nous les assène cent fois par jour, l'*un peu atroce*, le *relativement sublime*, le *plutôt débile*, l'*assez génial*, l'*assez désastreux*, l'*assez hallucinant* se sont

constitués en blocs tout à fait aussi massifs que ceux dont ils procèdent, et sans doute vaudrait-il mieux, si c'est encore possible (point douteux, car la langue ne connaît guère de révaluations) opérer un retour à des adjectifs plus modérés.

(A l'inverse, X, autrement inventif, décrit quelqu'un avec enthousiasme comme *tout à fait pas mal*.)

JE VOUS AI COMPRIS

Le bathmologue sait bien qu'il est pris lui-même dans le jeu des discours, qu'il n'aura jamais le dernier mot, qu'il n'y a pas de dernier mot, qu'il existe toujours un discours suivant, lequel englobe tous les discours qui précèdent le sien, le sien, et le principe de son renversement, ou de son annexion. Mais ce discours suivant, il le conçoit *in abstracto*, il ne peut pas le comprendre. S'il le comprenait il y serait déjà. Il ne peut que s'inquiéter de le rencontrer, ou plutôt d'être rencontré par lui, par un discours qui pourrait lui dire en toute vérité : je vous ai compris, je vous comprends entièrement, ce que vous croyez votre liberté, votre *authenticité*, est une mécanique par moi clairement démontée.

(Cette inquiétude à lire Bourdieu, et par exemple ceci :

« Les choix esthétiques explicites se constituent en effet souvent par opposition aux choix des groupes les plus proches dans l'espace social, avec qui la concurrence est la plus directe et la plus immédiate et sans doute, plus précisément, par

rapport à ceux d'entre ces choix où se marque le mieux l'intention, perçue comme prétention, de marquer la distinction par rapport aux groupes inférieurs, comme, pour les intellectuels, les Brassens, Ferrat ou Ferré des instituteurs » (*La Distinction*, Minuit, p.64).

Donc mon antipathie particulière pour Léo Ferré, qui s'exprime bien « sur le mode du *dégoût* » (*id.*, p.65) est parfaitement répertoriée et conforme. Je puis bien contester l'explication de mon dégoût avancée par le sociologue, et je la conteste, mais je tombe ce faisant dans le piège de la *dénégation*, dont on sait qu'il n'y a pas d'issue. Combien des sentiments ici exprimés sont-ils ainsi épinglables ? Ce petit livre entier ? Contre cette paranoïa je ne puis me défendre que par l'éternel je n'y *suis* pas (je n'y suis plus, je n'y ai jamais été, d'ailleurs je n'existe pas).

Les contraintes statistiques auxquelles est soumise la sociologie, « les limitations qu'impose la liste de choix préformés » (*id.*, p. 65) nuisent à la rigueur, heureusement, de cet encerclement. On peut toujours rétorquer : – *C'est plus compliqué que cela* (ni Brassens ni surtout Jean Ferrat, par exemple, ne m'inspirent l'animosité que je porte à Léo Ferré.) Mais surtout, et dans une mesure qui varie avec son habileté et sa finesse, bien sûr, l'avancée du sociologue, nécessairement encombré de sa batterie de campagne et placé presque toujours sous de reconnaissables drapeaux, même quand il n'est pas en uniforme, nous est souvent tout aussi prévisible, ou davantage, qu'à lui la nôtre, bien plus en tous cas que celle de l'écrivain cheveu-léger, et nous pouvons avec plaisir lui rendre son *je vous vois venir*.)

DÉSIR DE SIGNES

Un des meilleurs arguments contre les démocraties populaires, ce sont leurs comédies cinématographiques. Elles sont généralement parfaitement sinistres. J'y vois une raison qui paraîtra futile : c'est que le mode de vie qui y transparait, sans être exotique, est *démodé* : les robes, les coiffures, les voitures, les appartements, la musique, les rapports sexuels, etc. Ces pays semblent ne plus inventer de signes, vivre sur l'acquis ou sur des importations différées (le jazz, le rock, Albert Camus, etc.).

La France elle-même invente peu de signes nouveaux originaux, et elle est bien trop faible, en tout cas, à de très rares exceptions près, pour en exporter : d'où le foin qui est fait si par miracle une chanteuse française parvient à « s'imposer » aux États-Unis, généralement d'ailleurs au prix d'un malentendu, en s'inscrivant dans une thématique américaine, en renonçant à sa francité, ou bien en arborant une francité de confection, conforme à la demande américaine. On nous serine, et même des autorités culturelles, qui en désespoir de cause sont prêtes à faire feu de tout bois, que le *disco* est une invention française, mais elle n'a atteint la France qu'après avoir conquis les États-Unis, et parce qu'elle les avait conquis. Si les différentes chaînes de télévision américaines étaient reçues en France, il est plus que probable, malgré l'obstacle de la langue, malgré les coupures commerciales, qu'elles chasseraient les nôtres, surtout auprès des enfants et des adolescents, et que dans dix ans tout le monde parlerait anglais.

Nous sommes écrits ailleurs.

Si les signes nouveaux, presque tous venus d'Amérique, sont intrinsèquement supérieurs ou inférieurs, là n'est pas la ques-

tion, mais de savoir d'où vient ce désir que nous avons d'eux. Le plus vraisemblable est que la puissance d'exportation sémantique est liée au pouvoir politique et économique (ou au prestige qui lui survit un moment : la France du XVIII^e siècle, en déclin politique, reste le premier exportateur de signes).

DÉSIR DE FEMMES

Il me semble que le discours des femmes sur leur propre sexualité reflète bien davantage le sort qui leur a été fait des siècles durant qu'une réelle spécificité du désir ou du plaisir.

(Loin de moi de vouloir nier, ici, la différence. J'ai seulement l'impression que sur les questions comme le rapport à la pornographie ou bien les relations sexuelles en dehors de tout investissement sentimental, à quoi si peu de femmes, comparativement, se disent intéressées, la différence entre les sexes est au moins aussi historique que « naturelle », ou physiologique.)

(Ainsi je soupçonne que la « médiatisation » (par le « charme », la « personnalité », l'intelligence, la « distinction », que sais-je) du désir sexuel des femmes, beaucoup moins « pur », dans l'ensemble, que celui des hommes, a été lentement suscitée par ceux-ci au cours des siècles de leur domination, et à leur seul avantage, puisqu'elle les dispense, eux, dans une large mesure, de la nécessité, pour plaire, de s'entretenir physiquement, de se présenter toujours sous l'apparence la plus attrayante sexuellement, de lutter quoti-

diennement pour conserver les signes de la jeunesse, et même tout simplement *d'être* jeunes¹. Des quadragénaires et quinquagénaires mâles séduisent tous les jours des adolescentes ou de très jeunes femmes, par leur aura de pouvoir, leur culture, leur « classe », etc., infiniment plus souvent en tout cas que des femmes mûres des garçons de vingt ans.

(On aura peut-être noté plus haut, dans le texte cité de Montherlant, cas un peu extrême, évidemment, d'arrogance phallocratique, l'allusion aux hommes qui peuvent « se sauver de la laideur de l'âge par l'intelligence demeurée sur leur visage ; mais que faire quand on est femme ? »)

LES AMOURS DE X

X, française, intellectuelle, a une liaison avec un arabe de Djibouti, très politisé et « révolutionnaire », qu'elle a rencontré au cours d'activités militantes communes, qu'elle aime et qui la fait souffrir. Apparemment il la méprise d'être française, d'être une femme, d'être moins vertueuse qu'on l'exige des femmes chez lui, de lui avoir « cédé » trop vite, d'être une intellectuelle, d'être une chrétienne, d'être une mauvaise chrétienne, d'avoir témoigné trop peu de respect

¹ Élément de preuve *a contrario* : les homosexuels prennent davantage de soin de leur apparence et sont semble-t-il en meilleure forme physique (c'est manifeste aux États-Unis) que les hétérosexuels du même âge. Entendu l'autre jour dans un café de North Beach :
– I am sure he's straight. If he was, he wouldn't be so overweight at thirty...

à son père à lui, de témoigner trop peu de respect à son père à elle, etc., etc.

SOUVENIR

Dans certaines attitudes quotidiennes des peuples du Tiers-Monde, à l'égard des femmes, justement, ou de la sexualité, ou de la religion, il est difficile de ne pas reconnaître, à la lumière de notre propre passé, des phases familières et dont on peut prévoir, dans une certaine mesure, la succession.

(Et pourtant le sens de l'Histoire est peut-être, de tous, le plus stratifié.)

LES AMOURS D'Y

Y, qui est issu d'un milieu « modeste », a une liaison avec Z, grand-bourgeois d'origine. Il est évident, pour un observateur extérieur, qu'Y est sensible à la « classe » de Z, que cet élément de prestige à ses yeux est une des composantes de ses sentiments pour lui. Seulement Z, dont l'appartenance sociale est trop ancienne pour qu'il se soucie d'en donner des signes délibérés, et qui veut être aimé pour lui-même, ne cesse de décevoir Y, comme ferait un marin, ou un agent de police, ou une hôtesse de l'air, rencontré en uniforme, l'après-midi, par un fétichiste et qui se présenterait chez lui, le soir, vêtu comme tout le monde. Y, dont l'érotique est tout empêtré

d'un snobisme un peu primaire, s'intéresse successivement, par dépit, à tous les représentants à peu près ensivageables de ce qu'il appelle avec concupiscence « le genre Loden ». Z est jaloux, mais pas autant qu'il pourrait l'être, parce que le mécanisme des toquades d'Y lui est trop visible et qu'il se sent trop supérieur à ses rivaux, sur le terrain du moins où se joue la partie, pour consentir à le paraître, mais il est agacé de ce que cette supériorité, cependant, ne soit pas plus manifeste à Y. Etc. Ils sont parfaitement heureux.

PAS SÛR

Le bathmologue, auquel répugne la consistance des discours, n'est pas un allié sûr. Il prend peu d'engagements. Il se prononce au coup par coup. On ne peut pas le tenir pour acquis.

(Quand j'étais militant socialiste, et proche du CERES, j'ai surpris un jour avec plaisir, sur une feuille de pointage, avant le vote d'une motion quelconque, à côté de mon nom, la mention : *pas sûr*.)

Il refuse les *package deals* de l'opinion : si vous protestez contre les internements psychiatriques en U.R.S.S., c'est que la torture en Argentine ne vous gêne pas ; si vous n'approuvez pas la politique de Khomeiny, c'est que vous étiez partisan du shah : si vous souhaitez la création d'un état palestinien, c'est que vous êtes antisémite ; si vous faites des objections à une prise d'otages, c'est que vous êtes hostile aux convictions de ses auteurs ; si vous soutenez la liberté d'expression d'un

fasciste, c'est que vous êtes fasciste ; si vous êtes contre l'exclusivité des syndicats « représentatifs », c'est que vous êtes partisan des milices patronales (je donne ici des exemples volontairement grossiers, sauf peut-être le dernier)¹. Mais il y a là un piège. Dans son souci d'objectivité, dans son refus de se laisser embrigader d'un côté ou de l'autre, le bathmologue, comme bien d'autres, est constamment tenté de donner comme égaux, seulement parce qu'ils paraissent opposés, deux termes sans commune mesure, comme l'abus de la garde à vue en France et les lavages de cerveaux en Union soviétique.

NON-RETOUR

La bathmologie est un chemin de non-retour. *l'au delà* peut bien être identique à *l'en deçà*, il ne se confond pas avec lui.

Lassé de B je peux revenir à A, ça ne pourra être qu'à un autre degré.

(J'aime entendre des opéras étrangers en français, mais seulement ceux qui me sont familiers dans leur langue originale. Mon goût pour Wagner en français (« *Mon cygne aimé*,

¹ Dans un autre domaine : *si* vous pouvez trouver du plaisir au *trick*, et à faire famour avec des inconnus, c'est que vous ignorez la dimension nouvelle que l'amour donne au sexe, et les joies de la liaison, du mariage ; que vous ne savez pas ce que c'est que l'amour ; que vous êtes contre le mariage.

combien hélas j'aurais voulu... »), flatté, entre autres choses, par l'histoire du wagnérisme en France, par Dujardin, par Mallarmé, par Mme Verdurin, mon goût de Wagner en français coïncide sans se confondre avec celui du vieillard qui s'indigne qu'on l'interprète en allemand à Paris.)

TROP DIRE

Poteau d'exécution en Amérique du Sud :

– Nous bander les yeux ? ... Jamais de la vie : un Dupont veut voir la mort en face...

– Je dirais même plus : un Dupond veut voir la fort en masse ! ...

Le bathmologue, à l'inverse de ces héros, pourrait aller répétant : – *je dirais même moins...*